

En guise d'avant-propos, par Yves-Fred Boisset.....	177
Communication de Michel Léger, directeur de la revue	178
Éditorial de Marcus	179
Nouvelles réflexions sur l'affaire de Rennes-le-Château, par Serge Hutin	182
Ce que fut, en réalité, la Croisade des Albigeois, par Marcel Mollé	194
L'Esprit, cette énergie qui mène le monde (1ère partie), par Arthur Brunier-Coulin	200
À propos de la franc-maçonnerie féminine, par Jean-Pierre Bayard	207
Souvenir : <i>Les stigmates et les stigmatisés</i> , par R. Candiani.....	213
Les livres et les revues.....	221
Entre nous : <i>Journées Papus 1995</i> , par Emilio Lorenzo.....	232
Plusieurs sentiers, une seule montagne, par M.-F. Turpaud.....	240

L'Esprit, cette énergie qui mène le monde (suite)
 Les mystères d'Eleusis, par André Gavet
 La Religion, par Sédir
 Vagabondages, par Fides
 et nos rubriques habituelles.

MICHEL LÉGER, directeur de la revue,
 JACQUELINE ENCAUSSE et ANNE BOISSET,
 administrateur et administrateur-adjoint,
 YVES-FRED BOISSET,
 MARCUS et MARGELLE-FRÉDÉRIQUE TURPAUD,
 rédacteur en chef et rédacteurs adjoints
 vous présentent leurs meilleurs vœux
 de paix et de bonheur pour 1996

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
 ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
 Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
 Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET

NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR L'AFFAIRE DE RENNES-LE-CHÂTEAU

par
SERGE HUTIN
 Écrivain - Conférencier

L'Initiation

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne-Billancourt
CCP : PARIS 8-288-40 U

Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE
Administrateur-adjoint : Annie BOISSET
Rédacteurs adjoints : MARCUS et M.-F. TURPAUD

La revue est également en vente à :

LA HACHE SOZAIRE

LA NOUVELLE LIBRAIRIE ESOTERIQUE DE PARIS

51, boulevard des Batignolles - 75008 PARIS

(Métro : Villiers ou Rome)

☎ (16-1) 42 94 94 52

ouverte du lundi au samedi de 10 h à 19 h

AMIS LECTEURS

**Vous pouvez dès à présent souscrire
votre réabonnement pour 1996
(chèque ou CCP à l'ordre de l'Initiation
et adressé à l'administrateur)**

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.

L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le directeur : Michel HUGER - allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imprimerie BOSCHERETTES - 69600 Oullins - Dépot légal n° 9363 - Déc. 1995

Nous voici parvenus au terme d'une année qui a semé son lot de peines et de joies. Des cortèges de haine et des guerres fratricides ont embrumé nos horizons mais la misère des uns, l'égoïsme des autres, l'indifférence du plus grand nombre ne sauraient occulter les quelques gestes d'amitié et de solidarité qui laissent ouvertes les portes de l'espérance.

et ce en dehors de tout tabou et de toute censure. Le Martinisme n'est pas une secte repliée sur elle-même mais un état d'esprit et un comportement spirituels largement ouverts sur le monde, à la rencontre de tous les *cherchants* sincères.

+
+ +

Cette année 95 aura également permis à notre revue de bénéficier de quelques nouveautés dans sa présentation et nous tenons à remercier tous ceux qui, nombreux, nous ont assuré de leur fidélité et nous ont prodigué leurs encouragements. Cela ne veut pas dire que nous soyons satisfaits mais que, bien au contraire, nous persévérons aussi longtemps qu'il nous sera permis de le faire dans notre désir de donner à la revue le rayonnement qui lui est dû en sa double qualité d'organe officiel de l'Ordre Martiniste et de porte-parole de l'esotérisme traditionnel. Attachés sans équivoque à l'œuvre et à la volonté de nos Maîtres Passés et, plus particulièrement, à celles des fondateurs de la revue et de tous ceux qui nous ont précédés dans notre mission, nous désirons poursuivre notre travail dans un esprit ouvert à tous les courants de la pensée initia-

Dans ce dernier numéro de 1995, Serge Hutin développe les réflexions qu'il a glanées dans les multiples énigmes de Rennes-le-Château (voir n° 3/95, pages 163 à 166), Marcel Mollé nous invite à explorer le contexte historique de l'affaire des albigeois, Arthur Brunier-Coulin nous parle de «l'Esprit, cette énergie qui mène le monde» cependant que Jean-Pierre Bayard nous trace un tableau très complet de «la franc-maçonnerie féminine» dressé à travers de nombreux ouvrages. Enfin, nous avons le plaisir de publier les deux textes d'une grande pureté qui ont magnifiquement illustré les Journées Papyrus des 21 et 22 octobre derniers. Nous devons, hélas, par manque d'espace, reporter au premier numéro de 1996 le «*vagabondage*» que notre ami Fides nous a fait parvenir.

par
Yves-Fred Boisset
Rédacteur en chef

COMMUNICATION

Nous occupant et animant le «groupe *Phaneg*» depuis plusieurs années, il nous a paru indispensable d'ouvrir les structures du martinisme sur l'extérieur. Regardant autour de nous, vivant dans différents milieux, nous constatons que le matérialisme, la fausse science, le scepticisme, l'égoïsme ne font qu'envahir notre vie quotidienne ainsi que tous les milieux dans lesquels nous vivons.

Estimant que l'être humain est libre et plus encore les disciples de L.-Cl. de Saint-Martin, nous pensons qu'il est de notre devoir d'informer et de débattre de nos recherches spirituelles avec nos semblables.

Sans nous poser en maître, ni en conférencier ou en chargé de cours es matières dites *occultes*, nous pensons qu'il est urgent que l'Ordre Martiniste rayonne à l'extérieur et que nous puissions inviter des gens librement. **C'est pour ces raisons que le «Cercle *Phaneg*» organise le premier mercredi du mois, à 19h. 30, dans la salle de conférence du 5-7, rue de la Chapelle, Paris 18e, des conférences données par des amis écrivains ouvertes au public et aux sympathisants.**

Au cours de l'année 1994/95, nous avons eu la joie d'écouter Robert Amadou nous parler de Saint-Martin, Yves-Fred Boisset, de Saint-Yves d'Alveydre, Marielle-Frédérique Turpaud, des tarots, et François Trojani, de l'alchimie. Pour cette année 1995/96, nous avons invité plusieurs auteurs dont Robert Amadou, Jean-Pierre Bayard, Jean Prieur, Yves-Fred Boisset, etc. La première conférence a eu lieu le mercredi 6 décembre ; à cette occasion Serge Hutin nous a entretenu des *prophéties de Nostradamus*.

Chers amis, c'est avec plaisir que nous vous accueillerons pour ces conférences données dans le cadre du «cercle *Phaneg*» de l'Ordre Martiniste.

Michel Léger,
Vice-Président de l'Ordre,
Directeur de la revue «l'Initiation»

PENSEZ DES A PRÉSENT

A VOTRE REABONNEMENT

1996

L'EDITORIAL DE MARCUS

**PROMOTION AUPRÈS DE TOUS LES MEMBRES DE
L'EGGRÉGORE MARTINISTE ET DE TOUS SES
SYMPATHISANTS, LECTEURS DE CETTE REVUE EN
PARTICULIER, D'UNE PRIÈRE QUOTIDIENNE POUR
RENFORCER LES ÉNERGIES QUI S'OPPOSENT À LA
DÉCADENCE ACTUELLE DE LA CIVILISATION
OCCIDENTALE.**

“ Nous élevons notre pensée vers les Hiérarchies vivantes, à travers les sphères créées, en la grande unité cosmique et au nom du **CŒUR FLAMBOYANT**, symbole de l'Amour et du feu créateur, au nom du Maître, l'Homme spirituel, le Christ-Jésus, nous appelons à notre aide les Intelligences Angéliques des Éléments en leurs royaumes respectifs : à l'Ouest AKMIN, au Sud, ZEBUD, à l'Est, HAHARO, au Zénith HOCHMAËL.

“ Avec amour, nous leur demandons de nous aider en ce jour au plus haut et au plus pur degré de leur pouvoir.

“ Nous adressons aussi notre prière aux Régnants les plus élevés du Cosmos, des plans célestes, du plan divin.

“ En cet instant, nous nous tournons plus particulièrement vers le Régnant de ce jour (Dimanche : MICHAËL - Lundi : GABRIEL - Mardi : SAMAËL - Mercredi : RAPHAËL - Jeudi : SAKIEL - Vendredi : ANAËL - Samedi : CASSIEL VEL CAPHRIEL), lui demandant son assistance.

“ Que donc toutes ces Puissances : terrestres, angéliques, divines, nous éclairent, nous guident, nous conduisent dans toutes nos pensées, paroles, actes, combats intérieurs de ce jour.

“ Vive Dieu ! Saint-Amour. Vive Dieu ! Saint-Amour. Vive Dieu ! Saint-Amour ”

Amen - Amen - Amen.

«FORCES ET FORMES DE NOTRE ENVIRONNEMENT»

tirées des enseignements de nos Maîtres
et tout particulièrement de maître Philippe.

LA	INDIGO	Donne des tremblements sur ou dans le cœur et tend à écarter les fibres nerveuses.
RE	ORANGE	Agit sur estomac, abdomen, intestins - surtout du côté gauche.
SOL	ROUGE	Excite le cerveau - Agit sur le système nerveux - surtout côté gauche;
DO	BLEU	Frais - Couleur de l'eau - Agit principalement sur la partie supérieure des organes et des bras (on le croit poisson).
FA	VERT	Agit en profondeur - Contracte le diaphragme - guérit les coliques néphrétiques.
SI	VIOLET	Agit directement sur le cœur (la note haute a des effets plus faibles que la basse).
MI	JAUNE	Agit (faiblement sur cœur et rate)

Dans le tableau suivant, on trouvera dans l'ordre et pour chacun des jours de la semaine, leurs planètes tutélaires, leurs supports conducteurs, les Régnants spirituels, les vibrations en couleurs, les vibrations émanées en sons, les forces immanentes et les facultés concernées.

AU DIMANCHE, sont attachés :

le soleil, l'or, Michaël, l'indigo, la note «la», les forces d'expansion et les facultés objectives.

AU LUNDI, sont attachés :

la lune, l'argent, Gabriel, l'orange, la note «re», la force d'absorption et les facultés subjectives.

AU MARDI, sont attachés :

Mars, le fer, Samaël, le rouge, la note «sol», le dynamisme et les facultés combattives.

AU MERCREDI, sont attachés :

Mercure, le mercure, Raphaël, le bleu, la note «do», les forces de convertibilité et les facultés adaptatives.

AU JEUDI, sont attachés :

Jupiter, l'étain, Sakiel, le vert, la note «fa», les forces de cohésion et les facultés organisatrices.

AU VENDREDI, sont attachés :

Vénus, le cuivre, Anaël, le violet, la note «si», les forces d'harmonie et les facultés attractives.

AU SAMEDI, sont attachés :

Saturne, le plomb, Cassiel Vel Caphriel, le jaune, la note «mi», les forces de concentration et les facultés constructives.

Serge HUTIN

NOUVELLES RÉFLEXIONS SUR L'AFFAIRE DE RENNES-LE-CHÂTEAU

Introduction

Donner une bibliographie exhaustive à propos du «dossier Rennes-le-Château» nous obligerait à y consacrer un nombre non négligeable des pages de *L'Initiation*. Et encore faudrait-il sans doute y ajouter des livres qui, sans qu'on y ait songé, seraient susceptibles de rejoindre l'énigme par la bande. C'est ainsi qu'un roman tardif et peu connu de Jules Verne : *Claris Barbentor*¹, contiendrait, paraît-il, des indications insolites mais précises, bien inattendues, sur l'affaire. De toute manière, on y trouve - mais transposés d'une forte déconcertante manière - une série de noms de lieux précis particuliers à la région de Rennes-le-Château, d'Arques et du Bugarach². Nous avouons être restés perplexes.

Evidemment, nous ne pourrions faire autrement que de signaler au départ les deux livres - vrais classiques en la matière - de Gérard de Sède : *L'or de Rennes ou la vie insolite de Bérenger Saunière, curé de Rennes-le-Château* (Julliard, 1967, réédité par «J'ai Lu» dans la collection «L'aventure mystérieuse») et : *Rennes-le-Château* (Robert Laffont, 1988). Et malgré que - surtout pour le second - je ne partage pas forcément, loin de là, tous les points de vue défendus par cet auteur, bien que j'admire tant son érudition inlassable.

¹ Le seul, chose curieuse, à n'avoir pas été réédité dans la série complète chez *Hachette* de ses ouvrages au *Livre de poche*.

² La montagne qui domine cette zone des Corbières

Le curé qui devint milliardaire.

Mais quelle fut donc cette fameuse affaire de Rennes-le-Château qui a fait depuis tellement couler d'encre. Celle qui suscita naguère un feuilleton télévisé : *L'or du diable* lequel bénéficia d'un taux d'écoute enviable sur l'une des grandes chaînes françaises.

On l'énoncerait ainsi pour tenter de réduire le mystère à sa plus simple expression : l'incroyable histoire d'un petit curé de campagne, Bérenger³ Saunière (1852-1917) qui, d'une manière bien énigmatique, accéda au rang de privilégié de la fortune, milliardaire en centimes de maintenant. Qu'en penser?

Il se créera, au fil des ans, une chasse au trésor - avouée puis clandestine - qui débordera même la France. Au début des années 70, ne verra-t-on pas des Allemands - membres d'une association qui se réclamait de la survivance templière - s'efforcer d'acquérir le maximum de terrains sur la commune de Rennes-le-Château, dans l'ardent espoir de réussir à mettre la main sur tout ce qui pourrait subsister du magot.

L'abbé Saunière aurait-il réellement trouvé un fabuleux trésor? Deux étapes décisives seraient à souligner dans sa carrière. Tout d'abord, sa découverte - lors des travaux de réparation effectués dans l'église paroissiale - de parchemins anciens que le curé montrera à monseigneur Billard (l'évêque de Carcassonne) lequel lui payera le décisif voyage à Paris, en 1891.

Il y aura ensuite les si mystérieuses fouilles nocturnes fort discrètes auxquelles en la seule compagnie de sa fidèle servante, Marie Denardaud, l'abbé Saunière procédera dans le petit cimetière paroissial de Rennes-le-Château. Une tombe l'attirera tout spécialement - sépulture qu'il met (selon ses propres termes) en relation avec ce qu'il nommera le «Secret» (avec un «S» majuscule). Mais quelle tombe? Une double sépulture féminine en fait. Avec, d'une part, la pierre tombale de Marie de Nègre d'Ables, épouse de François d'Hautpoul, marquis de Blanchefort et seigneur de Rennes-le-Château. Le curé

³ Prénom qui, précisons-le, s'écrit avec un «e» et nons avec un «a» comme Bérenger. C'est en 1885, à 33 ans, qu'il devint curé de Rennes-le-Château.

s'acharnera à effacer l'épithaphe de cette noble dame décédée en 1781 qui comportait la formule latine (que nous aurons à retrouver tout-à-l'heure sur un tableau célèbre) : *Et ego in Arcadia* (Et moi aussi en Arcadie).

Par la suite, quelques années plus tard, Béranger Saunière effacera également les inscriptions gravées sur la pierre tombale de la dernière descendante (le curé l'avait-elle bien connue?) de la famille de Blanchefort. Au sein de celle-ci, il était de tradition, de génération en génération, de transmettre un fabuleux secret familial à l'héritier mâle du nom. Faute d'en avoir un, la dernière dame de Blanchefort l'aurait donc - du moins, peut-on le supposer - confié à son confesseur, l'abbé Bigou. Ce secret aurait-il été relatif au fameux trésor de Rennes-le-Château. Je le penserais volontiers. *Cet or du diable* (pour reprendre le titre accrocheur de la fameuse émission télévisée) recouvrirait-il une réalité et non un mythe ou une fabulation?

Le trésor.

Sans nul doute possible, l'abbé Béranger Saunière - ce petit curé sans fortune qui avait même fait l'expérience d'une misère digne mais bien réelle - ne fut pas un bluffeur. On a des traces palpables et bien en évidence (la villa Béthania, l'église paroissiale entièrement refaite selon un nouveau plan...) que sa richesse sans fin s'offrit tout d'un coup à sa portée. Le fameux trésor de Rennes-le-Château, qui a tant fait couler d'encre et qui nourrit encore aujourd'hui encore bien des fabuleux espoirs, n'est donc pas une invention, conclurait-on aussitôt. Et ce trésor fabuleux, l'abbé Saunière y aurait généreusement puisé et sans pour cela l'épuiser. Marie Denardaud (la fidèle servante du curé - elle fut davantage encore pour lui...) ne déclarera-t-elle pas un jour aux braves paroissiens de Rennes-le-Château : "Le village est construit sur de l'or."

De son côté, la sœur de lait de Marie Denardaud relatera avoir vu un jour dans les caves de la villa Béthania toute une série de lingots alignés sur une étagère.

L'actuel village de Rennes-le-Château se trouve bâti à l'emplacement d'une cité post-romaine, Rhedæ, qui avait été rien moins que la capitale

du royaume des Wisigoths, cette puissante tribu germanique rivale des Francs.

A partir de l'année 1896, on voit cet humble prêtre d'une modeste paroisse rurale des Corbières, originaire d'une famille très modeste, disposer d'inexplicables ressources financières. Il fait reconstruire complètement l'église de Rennes-le-Château suivant ses plans personnels fort coûteux. Quant à lui, le voici qui, pour compléter son presbytère entièrement remis à neuf, se fait bâtir une luxueuse maison : la villa Béthania (ainsi nommée d'après la ville biblique de Béthanie), que surmonte la tour Magdala dans laquelle l'abbé Saunière installe son bureau et sa bibliothèque. En cette propriété, le voici qui invite des hôtes de marque hébergés de la manière la plus fastueuse qui soit (tant pour le logement que pour les repas). Parmi eux, il y aura la grande cantatrice Emma Calvé (créatrice du rôle féminin principal dans *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy), le secrétaire d'état aux beaux-arts Dujardin-Baumets et un authentique membre de la famille impériale d'Autriche : l'archiduc Jean de Habsbourg qui, pour les habitants de Rennes-le-Château, se faisait appeler «monsieur Guillaume».

Loin de s'assagir aux approches du troisième âge, l'abbé Saunière verra plus grand encore : faire installer l'eau courante sur tout le territoire de la commune, faire ériger dans sa propriété une nouvelle tour fort importante qui aurait eu 70 mètres de haut. Seule la mort (suite à une hémorragie cérébrale) l'empêchera de réaliser ses nouveaux projets.

Il serait impossible d'éluder la question claire et nette : pour pouvoir se montrer aussi dépensier, d'où venait l'argent du curé?

Non seulement le trésor de Rennes-le-Château ne serait pas mythique mais - croit-on d'ordinaire - le fameux curé n'aurait pas du tout réussi à l'épuiser. Des générations de fouilleurs auront déjà tenté leur chance et le font encore en douce, malgré l'interdiction en bonne et due forme de procéder à ces fouilles sauvages.

Un point serait à souligner : si Rennes-le-Château n'est plus, et depuis longtemps déjà, qu'un village, le site fut un temps - après la période des grandes invasions barbares - occupé jadis par une véritable ville, Rhedæ, devenue la capitale du royaume des Wisigoths, peuplade germanique longtemps maîtresse de l'Espagne ainsi que d'une grande

partie de la Gaule méridionale. D'où la thèse la plus répandue à propos du trésor de Rennes-le-Château : celui-ci aurait consisté en les fabuleuses richesses raflées à Rome lors du sac de la cité éternelle par les troupes d'Alaric, roi des Wisigoths, le 24 août 410. Ces immenses biens auraient été transmis à toute la lignée de ses descendants

En effet, Alaric aurait fait rafler par ses hommes toutes les richesses prodigieuses (fruits d'inlassables pillages sans vergogne) ramenées au Capitole par chaque général romain triomphateur au fur et à mesure des conquêtes successives réalisées par les légionnaires. L'une des pièces de résistance (si l'on peut dire) de ces énormes butins entreposés au Capitole consistait - point important - dans les objets saints et précieux entre tous du temple de Jérusalem mis à sac en 70 après J.-C. par les Romains.

Mais, s'il s'agissait donc à Rennes-le-Château de ce «trésor des Wisigoths», un problème se poserait : l'abbé Saunière aurait été obligé pour en faire expertiser les composantes venues mystérieusement en sa possession de recourir à un ou plusieurs spécialistes chevronnés et cela aurait fini par se savoir dans le monde international des grands antiquaires.

Supposons au contraire que le curé de Rennes-le-Château ait pu puiser à volonté dans une énorme réserve constituée essentiellement de barres et lingots d'or massif. Il n'aurait alors eu aucun mal à les écouler peu à peu de la manière la plus discrète qui soit (règlements en liquide ou en pièces d'or au cours monétaire de la Belle Epoque). Au château de Bézu ⁴, village situé dans la région voisine de Rennes-le-Château, les Chevaliers du Temple s'étaient établis. Pourquoi ne pas supposer que l'abbé Saunière ait trouvé l'accès à l'une des caches majeures des plus grandes réserves bancaires dudit Ordre? Si les moines chevaliers certes prononçaient, à titre personnel, le vœu de pauvreté, l'Ordre du Temple dans son ensemble était au contraire - en tant que collectivité - d'une richesse immense. N'y avait-il pas dans ses activités toute une face bancaire à l'échelle de tout le monde méditerranéen? Certes, Philippe le Bel ne put mettre la main sur le fabuleux butin qu'il escomptait. Et pour cause, dirions-nous. Des instructions discrètes n'avaient-elles pas pu être données à temps pour, devançant l'intrusion des hommes du roi dans les commanderies,

⁴ qui n'est plus que ruines

mettre en lieu sûr les réserves bancaires les plus importantes? Et celles-ci n'auraient-elles pu être constituées, par delà même le numéraire courant en pièces monnayables, par des caches abritant force barres d'or (l'équivalent de nos modernes lingots).

Il serait fort tentant d'imaginer que le curé de Rennes-le-Château ait eu accès à l'une de ces caches bancaires templières parmi les plus importantes (si ce n'est même la plus considérable).

Comment retrouver l'accès au trésor dans lequel Bérenger Saunière aurait pu si copieusement puisé? Aujourd'hui encore, il ne manque pas de gens qui le souhaiteraient. Comment faire? Les pistes éventuelles à suivre se révéleraient multiples. Suivant certains auteurs, le livre à première vue délirant (l'anglais s'y trouve présenté comme langue originelle mère de toutes les autres) de l'abbé Henri Boudet ⁵, un ami de Saunière, contiendrait des clefs codées susceptibles de dévoiler l'emplacement du trésor. Il est intitulé : *La vraie langue celtique et le cromlech de Rennes-les-Bains* ⁶.

Il n'est pas jusqu'à un tableau fort célèbre (il se trouve au Louvre) de Nicolas Poussin (1594-1665) : *Les Bergers d'Arcadie* qui, suivant toute une série d'auteurs qualifiés, contiendrait une courte révélation en rapport direct avec l'énigme de Rennes-le-Château. L'un des personnages représentés désigne, sur un tombeau, la devise : *Et in Arcadia ego* (Et moi aussi [j'étais] en Arcadie.), celle-là même que l'on retrouverait gravée sur une pierre tombale du petit cimetière sur laquelle l'abbé Saunière s'était acharné à gratter les inscriptions.

Dans la mythologie grecque, le petit fleuve qui coule en Arcadie, pour s'y enfoncer dans les entrailles de la terre, resurgirait - croyait-on - dans l'eau jaillissant de la fontaine d'Aréthuse, en Sicile, sur le site de Syracuse. Cela laisserait-il donc supposer que, pour accéder au trésor de Rennes-le-Château, s'imposerait le franchissement préalable d'une nappe d'eau souterraine?

Il ne faudrait pas croire que la présence d'un fabuleux trésor dans le secteur ne soit apparu que fort tardivement. Ce n'est nullement le cas. Il

⁵ 1837-1915.

⁶ Dans cette petite station thermale voisine de Rennes-le-Château, on trouve un menhir mais pas le moindre cromlech (cercle de dolmens).

ya la mésaventure survenue en 1645 à un berger de Rennes-les-Bains. Se lançant à la recherche hasardeuse d'une brebis égarée, il se trouva accéder par hasard à une vaste cavité souterraine au fond de laquelle étincelaient des monceaux d'or sur lesquels semblaient veiller de nombreux squelettes.

On ne le crut pas ! Mais ne s'agissait-il pas du même trésor dans lequel puisera l'abbé Saunière?

Et si le trésor n'avait pas existé?

Trois explications se sont trouvées hasardées pour expliquer la soudaine fortune de l'abbé Saunière sans l'attribuer à sa découverte effective d'un quelconque fabuleux trésor.

Première hypothèse, la moins reluisante : le curé aurait profité d'une liaison assez durable avec la grande cantatrice Emma Calvé (le fait est certes réel) pour puiser généreusement dans les cachets très importants de celle-ci. L'hypothèse s'écroule tout de suite devant la réalité des faits. Loin de se faire entretenir par Emma Calvé, l'abbé Saunière - au cours de leur liaison - la couvrit de somptueux cadeaux, d'une générosité folle.

Seconde hypothèse : le curé de Rennes-le-Château se serait rempli les poches, des années durant, en se livrant à un juteux trafic de messes réalisé sur une échelle internationale. Or, même en s'y consacrant jour et nuit pendant une vingtaine d'années d'affilée, le curé ne serait jamais parvenu à réunir les sommes énormes lui ayant permis de mener le train de vie d'un privilégié de la fortune. Rappelons que, d'après le droit canon, un prêtre ne pourrait célébrer plus de trois messes par vingt-quatre heures. Quant à supposer qu'il ait tout bonnement encaissé les honoraires par fournées entières et en ne se donnant même pas la peine de célébrer les offices commandés, c'eût été de l'escroquerie pure et simple que l'évêché de Carcassonne n'aurait pas manqué (en attendant les suites judiciaires) de sanctionner d'une manière exemplaire.

La si subite fortune du curé s'expliquerait-elle de manière tout à fait honnête cette fois par l'accumulation de dons généreux? Il y en eut bien certes tout au départ de sa cure à Rennes-le-Château : la si

chaleureuse gratification (3.000 francs or) accordée providentiellement par la comtesse de Chambord, une année avant sa mort. Don grâce auquel l'abbé Saunière avait pu entreprendre les travaux les plus urgents dans son église qui tombait en ruines et menaçait de s'écouler. Mais, par la suite, il serait impossible de trouver d'autres dons analogues et ils eussent dû s'accumuler pour procurer au curé une aussi superbe fortune !

Il est, enfin, une tentative d'explication qui nous entraînerait, elle, dans une sorte de roman d'espionnage remarquablement bien mené. Bérenger Saunière se serait, des années durant, livré à un chantage discret et remarquablement fructueux. De quelle manière donc? Mis, de quelque curieuse manière, au courant d'un secret de toute première importance, il se serait fait payer fort cher son silence.

De quoi aurait-il pu s'agir? D'un secret d'Etat? Ainsi, s'expliquerait peut-être l'insolite présence d'un archiduc autrichien parmi les hôtes assidus de la villa Béthania. D'un secret d'Eglise bien embarrassant pour le Vatican? Cela serait l'une des manières d'expliquer la présence à l'entrée de l'église de Rennes-le-Château, entièrement refaite suivant les plans personnels de l'abbé Saunière, de cette formule empruntée à la Genèse (2,67) : «*Terribile est locus iste*» (Ce lieu est terrible).

D'après un livre ayant connu ces dernières années un énorme succès de librairie : *L'Enigme sacrée* ⁷ écrit par trois Anglais ⁸, le plus Grand des secrets venus à la connaissance de Bérenger Saunière remettrait en cause le contenu même des Evangiles y joignant en prime une bien étrange révélation dynastique française. Jésus ne serait pas mort sur la Croix mais aurait terminé ses jours en Gaule méridionale, plus précisément dans l'actuel secteur de Rennes-le-Château. C'est même son tombeau souterrain caché qui constituerait le secret majeur dissimulé en ces lieux. Il y a plus : Jésus, loin d'avoir vécu en ascète solitaire, était marié avec Marie-Madeleine. Le couple aurait eu plusieurs enfants. Des alliances se seraient ensuite produites avec la lignée royale des Francs, si bien que les aïeux de Clovis auraient eu le sang du Christ coulant dans leurs veines.

⁷ Editions Pygmalion.

⁸ Michel Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln.

Personnellement, je pense qu'il serait aisé de réfuter l'idée même d'une détention par l'abbé Saunière d'un secret d'Etat ou de son analogue au sein de l'Eglise catholique et que cela lui ait permis d'encaisser, par chantages successifs, des sommes dépassant le milliard de nos centimes. Rien moins que ça.

En ce qui concerne la raison d'Etat, peut-on sérieusement imaginer qu'un personnage puisse monnayer son silence à un pareil niveau financier? On trouverait en haut lieu bien plus *rentable* (ne nous leurrions pas) de faire discrètement éliminer la personne gênante par un tueur à gages (qu'on ne retrouverait jamais) ou dans un soi-disant accident.

En ce qui concerne un secret touchant au cœur même de l'Eglise, le problème se compliquerait du fait que l'emploi de procédés aussi expéditifs se comprendrait bien plus difficilement que pour une ténébreuse raison d'Etat, tout au moins dans les perspectives actuelles du Vatican bien différentes quand même de ce qui avait été certes autrefois le cas. D'ailleurs, il n'est jusqu'ici rien arrivé de fâcheux (à ma connaissance) aux trois Anglais dont le livre véhiculait sur Jésus des idées si peu conformistes.

Un secret d'ordre initiatique?

Mais, outre l'énigme de sa si étrange et inépuisable fortune, ne serait-il pas possible de créditer l'abbé Saunière de la détention d'un tout autre secret, d'ordre initiatique celui-là?

Où en découvrir la marque? Dans l'agencement, la disposition, la décoration mêmes de l'église paroissiale de Rennes-le-Château, telle qu'elle s'est trouvée entièrement rebâtie suivant les intentions voulues par Bérenger Saunière lui-même et personne d'autre.

Première chose à remarquer : la manière dont le pilier qui se trouve à l'entrée de l'église se trouve enfoncé à l'envers, la croix y est donc inversée. Il ne s'agit sûrement pas d'une simple distraction des ouvriers, mais - cela semble clair et net - d'une incitation à savoir au besoin prendre l'inverse des conceptions communément reçues en matière religieuse.

Lorsque l'on pénètre dans l'édifice, impossible de ne pas être frappé par le diable qui supporte le bénitier. Serait-ce dans une intention sacrilège, celle de vouer l'édifice à une adoration délibérée de l'Adversaire comme dans les messes noires? Sûrement pas. En revanche, on décèlerait volontiers là le symbolisme initiatique tout à fait traditionnel : celui des Principes antagonistes mais complémentaires - Dieu et Satan, la Lumière et les Ténèbres - qui s'affrontent (ce qui s'avère nécessaire pour que l'univers puisse se manifester sur l'échiquier que constitue le cosmos). On aura remarqué dans l'église le dallage qui reproduit le symbole maçonnique bien connu du pavé mosaïque aux cases alternativement blanches et noires.

Dans cette église se trouve un chemin de croix mais dont beaucoup (la majorité, en fait) des stations comportent des anomalies par rapport aux figurations classiques. Mais, outre les implications initiatiques, ne serait-il pas loisible d'y découvrir quelques petites clefs susceptibles de nous pointer la voie qui mènerait au fabuleux trésor? A cet égard, une indication décisive nous serait donnée sans doute par la verrière placée à l'orient, dans l'église de Rennes-le-Château? Uniquement au cours de la semaine qui précède l'équinoxe de printemps - entre les 11 et 17 mars donc - le soleil, lorsqu'il traverse le vitrail juste à midi (heure solaire), fait se refléter sur la pierre d'autel cet énigmatique détail particulier : l'image des pommes bleues.

Tout laisse supposer que l'abbé Saunière fut affilié à une société secrète se réclamant de la Rose+Croix. On penserait à l'organisme fondé à Toulouse vers 1850 par le vicomte de Lapasse. Avec plus de probabilité encore, voire de certitude, à l'Ordre de la Rose+Croix du Temple et du Graal, fondé en 1891 par Joséphin (le sâr) Péladan. Mais Claude Debussy et Emma Calvé n'en firent-ils pas eux aussi partie?

Bérenger Saunière fut-il également franc-maçon? La preuve en serait difficile à découvrir. Je pencherais pour la loge *La Clément Amitié* (de la Grande Loge de France) dont Dujardin-Baumet (le secrétaire aux beaux-arts qui fut l'un des habitués des réceptions de l'abbé Saunière à la villa Béthania) fut à plusieurs reprises le vénérable. Mais, pour une raison évidente (nous sommes à la Belle Epoque où l'entrée en maçonnerie d'un prêtre catholique eut semblé pour le moins tellement incongrue), il reçut *la Lumière* sans doute sous une identité d'emprunt. Ce qui exclut la possibilité de finir par trouver, sur un registre maçonnique de l'époque la mention : «Bérenger Saunière, prêtre.»

Une autre société secrète, point du tout classique elle, a fait naître énormément de suppositions, voire de rêveries, autour du mystère de Rennes-le-Château : le Prieuré de Sion qui aurait été créé à Jérusalem (d'où son nom) en 1099 puis aurait été réorganisé en 1188 par Jean de Gisors. S'agirait-il d'une fraternité chevaleresque de date ancienne, donc distincte de l'Ordre du Temple bien qu'ayant entretenu un temps des liens discrets avec celui-ci? S'agirait-il d'une organisation toute récente en fait car se manifestant pour la première fois en 1956 dans la Haute Savoie? Nous n'avons, avouons-le, aucune certitude personnelle à ce sujet...

A l'énigme de Rennes-le-Château, le Prieuré de Sion associe un mythe du Roi légitime perdu. En effet, l'actuel Grand Maître du Prieuré de Sion, Plantard de Saint-Clair, serait descendant en ligne directe de la toute première dynastie française légitime, celle des Mérovingiens, c'est-à-dire celle issue d'une filiation qui remonterait à Clovis et qui (contrairement à ce qu'enseignent les manuels officiels d'Histoire) ne se serait nullement éteinte à l'époque de Pépin le Bref. A ce mythe du Roi perdu s'associe un autre mythe royaliste traditionnel, celui du Grand Monarque appelé à la fin des temps (nous y sommes) à son destin prodigieux. Rappelons la prophétie faite à Clovis par l'archevêque saint Rémy : "A la fin des temps, un descendant des rois francs régnera sur tout l'antique Empire romain." Et Plantard - l'actuel prétendant mérovingien au trône de France - ne serait-il pas, en sachant manier les jeux de mots de la cabale hermétique : *le Plant-Ard*, c'est-à-dire *le Rejeton Ardent* (l'une des désignations utilisées par Nostradamus pour désigner le *Grand Monarque*?...)

Conclusion.

Prononcer ce nom : Rennes-le-Château, c'est nous évoquer tout de suite l'image insolite du petit curé de campagne qui, grâce à sa découverte d'un si fabuleux trésor, devint un jour milliardaire. Et, aujourd'hui encore, l'espoir de pouvoir y puiser à son tour continue - et de plus belle - de fasciner.

Pourtant, et nous l'aurons fort bien entrevu, l'énigme de Rennes-le-Château dépasserait singulièrement l'histoire (vraie ou enjolivée) de son fabuleux trésor. S'y décèlerait l'ombre d'une, voire de plusieurs sociétés secrètes, mystérieuses entre toutes.

S'agirait-il bel et bien d'un lieu étrange et prédestiné, véritablement magique? C'est ce que nous laisse entendre l'étrange enquête de Jean Robin exposée dans son livre passionnant : *Rennes-le-Château, la colline envoûtée* (aux éditions Guy Trédaniel).

Selon Elisabeth Van Buren, une américaine, arrière petite-fille d'un président depuis longtemps installée dans le site même, il s'agirait - pour Rennes-le-Château - d'un lieu prédestiné protégé des cataclysmes à venir qui vont précéder la fin du monde actuel. C'est là, selon elle, que s'opérerait la venue en gloire du Christ (la Parousie). L'avenir proche nous apprendra si elle a vu juste !



Le vrai-faux portrait de Bérenger Saunière, curé de Rennes-le-Château.

Il semblerait, selon certains témoignages, que ce portrait que l'on retrouve en de multiples exemplaires en se promenant dans Rennes-le-Château mais aussi dans de nombreux livres et documents, serait non point celui de Bérenger mais celui de son frère, également prêtre et professeur de théologie à Toulouse. Il est vrai que, dans cette affaire, on n'en est plus à un mystère près...(Note de la rédaction).

Marcel MOLLÉ

CE QUE FUT, EN RÉALITÉ, LA CROISADE DES ALBIGEOIS.

Dans la première décennie du douzième siècle, le comte de Toulouse étendit son autorité sur la région albigeoise. Cependant, la «grande guerre méridionale» provoquée par l'extension du catharisme opposa ensuite les Raimonds aux Trencavels et aboutit à l'anéantissement de ses droits sur Albi. Cette dépossession s'effectua en plusieurs étapes. En 1132, Alphonse Jourdain céda à Roger 1er l'élection de l'évêque. Douze ans plus tard, le même donna ce privilège au vicomte de Castelnaud.

Le vicomte se comporta désormais comme un seigneur plénier, à Albi. Vers 1156, il concéda à son sénéchal Guilhem Peire de Brens le deux tiers de la leude (taxe sur les échanges commerciaux) et des droits sur les tables du marché ainsi que le tiers des cautions levées sur les justiciables de la ville.

Dans la dernière décennie, Guilhem Peire profita de la minorité de Raimond-Roger Trencavel pour conquérir de nouveaux privilèges. Mais, après 1200, l'horizon se chargea de menaces attirées par l'hérésie. Albi apparut alors comme un foyer essentiel pour les gens du Nord, puisqu'ils désignèrent génériquement ses sectateurs par le nom d'Albigeois.

C'est probablement à cause des incidents survenus lors du passage de saint Bernard que les hérétiques méridionaux ont été baptisés Albigeois. L'abbé de Clairvaux vint prêcher contre le dualisme en 1145. Geoffroi d'Auxerre, son biographe, fait aux habitants d'Albi une réputation détestable, ensuite vulgarisée par les cisterciens. Porteflambeaux de la prédication anti-hérétique au 12e siècle, il écrit :

“ Le peuple de cette cité se trouve contaminé par la dépravation hérétique plus que tous ceux qui habitent la région d'alentour. ”

Ce jugement procède de mauvais accueil réservé par les Albigeois au légat du pape qui commet l'erreur de précéder Bernard, à Albi ; il est victime d'un charivari, manifestation de dérision et

d'hostilité. Au contraire, deux jours plus tard, l'arrivée du saint déclenche l'enthousiasme de la population et il obtient le ralliement de tous les Albigeois à l'Eglise. Mais c'est feu de paille car, s'il suscite une émotion intense, il ne triomphe pas réellement du catharisme. La foule n'aperçoit pas de contradiction entre les Bonshommes et ce prédicateur, à leur instar revêtu de l'Esprit Saint. Elle n'est pas réellement convertie et le dualisme demeure vivace dans l'Albigeois, au point que, vers 1180, un autre abbé cistercien assimile la région à un «cloaque qui reçoit tous les effluents et immondices de l'hérésie.» Les renseignements sur le catharisme dans la ville même sont inexistantes pour la seconde moitié du XIIe siècle. Albi doit cependant compter des hérétiques parmi ses prud'hommes, qu'il s'agisse de chevaliers besogneux dont les partages successoraux ont réduit la fortune, ou des ces drapiers, changeurs, merciers et pélassiers que révèle l'accord de 1194 entre Trencavel et Guilhem Peire. Les uns aspirent à une consécration sociale qui leur est refusée, le déclassement menace les autres. La spiritualité pessimiste des cathares s'accorde bien à leurs difficultés existentielles.

Il n'existe toutefois aucune tension violente à Albi entre l'Eglise et les milieux de l'hérésie. Guilhem Peire et les prud'hommes semblent associés dans une coalition dirigée contre le vicomte afin de lui soustraire le pouvoir dans la ville. C'est dans cette conjoncture que s'ouvre la Croisade.

Les événements sont relatifs. Vue d'Albi, la «Croisade des Albigeois» s'avère bénéfique. En faisant disparaître Trencavel, elle émancipe l'évêque et la ville qui restent longtemps des partenaires unis. Cette solidarité préserve sans doute les Albigeois des tueries et des bûchers, mais elle leur fait manquer une liberté pleine et entière. Elle se brise trop tard pour qu'ils puissent conquérir leur totale autonomie.

Simon de Montfort vient recevoir la soumission d'Albi en septembre 1209. La ville accueille son nouveau maître sans difficulté et lui témoigne ensuite une fidélité indéfectible, même lorsque tout le Midi paraît se révolter. Bien plus, un contingent d'Albigeois assiste les croisés dans toutes leurs grandes batailles. Les voici, en 1211, à la prise de Lavaur. Au printemps 1212, Albi ravitaille Simon qui campe devant Saint-Marcel avant de faire ses Pâques à Sainte-Cécile. En août, les Albigeois l'accompagnent à Moissac et collaborent l'année suivante à l'investissement de Puicelsi. Pendant ce temps, Guilhem Peire siège partout où l'on condamne Raimond VI, à Lavaur, au début de 1213, comme au Latran, vers la fin de 1215.

Cette fidélité de bonne guerre évite à Albi les risques d'un siège et d'un assaut. Elle est également de bonne politique. En échange de cet appui sûr, le chef des croisés abandonne à l'évêque tous les droits du vicomte et lui cède même les fiefs de Rouffiac et de Marsac. Il se réserve seulement le Castelviel.

Le reflux des Français commence vers 1216 sous Beaucaire où les Albigeois combattent avec eux. Guilhem Peire et ses justiciables marquent alors une certaine distance, puis, en 1224, ils se rallient au comte de Toulouse auquel les prud'hommes prêtent serment de fidélité. Raimond VII confirme, naturellement, les franchises de la cité. Quelques jours plus tard, les milices d'Albi accourent prêter main-forte à Raimond Trencavel qui assiège Lombers où résistent encore une poignée de Français. En échange, il accorde à la ville une exemption totale de «tailles, toltes, quêtes, péages et leudes» consacrant toutes les usurpations pratiquées par l'évêque et les Albigeois depuis quinze ans.

La politique opportuniste de Guilhem Peire aboutit à la constitution d'Albi en seigneurie alleutière. Elle a reçu l'appui constant des prud'hommes. Ces derniers forment une oligarchie composée de chevaliers urbains et de marchands enrichis. Elle compte deux cent soixante-seize membres, en 1188, ce qui ne représente guère plus d'un chef de famille sur cinq et en tire des bénéfices corollaires à ceux de l'évêque. En 1220, ils obtiennent de ce dernier une charte qui enregistre leurs conquêtes sans les entériner formellement.

Le *communal* de la ville d'Albi se trouve à cette époque constitué en *université*, terme expressif d'une conscience de groupe et de l'affirmation de la ville comme un être collectif et une personne morale. Pour la première fois apparaît, en 1220, le sceau de la communauté d'Albi, manifestation concrète de cette réalité. Il figure un mur crénelé à deux portes fermées, soutenant en son milieu la crosse épiscopale accostée du soleil et de la lune : la ville s'exalte dans la muraille qui la constitue en communauté et ne reconnaît que l'évêque pour son seigneur.

On voit bien comment se conjuguent les intérêts de Guilhem Peire et ceux des prud'hommes dans les transferts de pouvoir consécutifs à la Croisade. L'évêque se pose en seigneur alleutier de la ville avec la complicité de l'oligarchie. En revanche, il lui accorde un consulat et des franchises essentielles. La logique voudrait que cette entente aboutisse, dans une seconde phase, à un conflit entre le seigneur

d'Albi et ses dépendants et, peut-être, à une large autonomie des consuls. Mais, après 1224, tous les efforts des Albigeois doivent s'orienter vers la défense des privilèges acquis plutôt que vers des conquêtes nouvelles. Le roi, subrogé aux Montfort, menace, en effet, de relever les droits des Trencavels. Ce danger exige une solidarité constante de l'évêque et de ses justiciables et ne laisse plus de place au développement des conflits internes.

Au cours de l'automne 1225, le légat pontifical réunit, à Bourges, un concile pour organiser la croisade contre Raimond VII et Trencavel. Guilhem Peire trouve à Bourges même une parade aux périls imminents. Il fait l'hommage d'Albi à son métropolitain, l'archevêque du lieu. Solution bien choisie : Simon de Sully, prélat du domaine royal, doit s'avérer protecteur efficace sans que sa tutelle devienne pesante. Dans l'été 1225, les Albigeois envoient au siège d'Avignon des troupes conduites par Guilhem Peire. Elles portent leur soumission à Louis VIII. Ce dernier passe ensuite par Albi où il reçoit le serment de fidélité des habitants. Il laisse dans la région, sous Humbert de Beaujeu, une armée pour lutter contre Raimond VII. Elle assiège successivement La Grave, Cabaret, Castelsarrasin et Cordes, avec l'appui des contingents albigeois. L'opportunisme commande ici de plier pour conserver le maximum d'acquis. Guilhem Peire doit cependant résigner l'évêché en novembre 1227. Sa carrière trop sinueuse l'empêche de rester bien en cour. L'archevêque de Bourges impose alors au chapitre son candidat, l'archidiacre de Sancerre, Durand de Beaucaire, dont le nom indique une origine méridionale. Il entre dans la ville épiscopale en juillet 1228.

L'année suivante, celle du Traité de Paris, marque une stabilisation des cadres politiques de la vie albigeoise. En avril, le roi donne en fief à Philippe de Montfort toutes les terres du domaine royal situées dans le diocèse au sud du Tarn, excepté la ville d'Albi. La partition de 1209 répercute alors ses effets : le Castelviel entre dans la seigneurie de Castres et une césure - qui se prolonge plusieurs siècles - s'introduit dans le tissu urbain. Berceau du troubadour Azémar Lonègre, représentant albigeois de la veine ésotérique du «Trobar Clus», le Castelviel forme désormais une communauté distincte d'Albi, au destin parallèle, mais différent.

D'autre part, en décembre 1229, un établissement précise la répartition des droits dans la ville entre le roi, l'évêque et les habitants. Il s'agit de fonder la pratique journalière. Pierre de Colmieu, vice-légat pontifical, rend son arbitrage après une enquête préalable. Il avale sans sourciller - solidarité entre gens d'Eglise? - les déclara-

tions mensongères des Albigeois qui font un silence total sur les droits du vicomte devenus ceux du roi. Ce dernier conserve toutefois la seigneurie de Frotiers, chevaliers «faidits» (hérétiques ayant pris la fuite) et la basse justice se trouve ainsi partagée entre le monarque et l'évêque. Les justiciables peuvent subir l'un ou l'autre à leur gré.

Ce paréage modeste est fondamental, non tant par ses implications immédiates que par ses développements potentiels. Il permet au souverain d'avoir une cour à Albi. A sa tête, des bailes¹ successifs, à l'origine adjoints du viguier d'Albigeois, assistés de sergents et de notaires. Ces officiers, fermiers de leurs charges, cherchent à élargir les droits du roi pour accroître leurs revenus. Recrutés localement, ils savent que l'accord de 1229 repose sur de faux témoignages et ils se lancent à l'assaut de la seigneurie épiscopale et des franchises des Albigeois. Ils prétendent remettre en usage la transaction de 1194. Il en résulte un conflit de trente ans entre ces *traîtres* passés au service du roi et la majorité de l'oligarchie albigeoise, associée à l'évêque.

Cette lutte implique des moyens financiers. Des chartes épiscopales de 1237 et 1245 reconnaissent, de fait, le droit des Albigeois à se taxer eux-mêmes pour les besoins de la ville et fixent les modalités de l'imposition. Les litiges avec les gens du roi portent avant tout sur deux objets : d'abord les Albigeois se refusent à payer au souverain la part qui lui revient des péages et des leudes, ensuite, l'évêque accapare totalement les biens confisqués sur les hérétiques. En 1252, le sénéchal Guillaume du Plan estime à dix mille livres les domaines perdus, de ce chef, pour le roi. Une longue succession d'escarmouches oppose les officiers royaux aux Albigeois. Vers 1240, on tend des chaînes à travers des portes et des rues pour empêcher le sénéchal Hugues des Arcis de caracoler en conquérant et, quand il quitte la ville, des *quidams* ne craignent pas d'uriner sur sa tête du haut des remparts. En 1242, le cité porte spontanément son hommage à Raimond VII, révolté contre Louis X, avec l'accord tacite de Durand, son seigneur. Après l'échec du comte de Toulouse, tous ensemble doivent donner des gages au roi.

Quelques temps plus tard, Albi s'organise en confrérie guerrière. Des groupes d'Albigeois en armes circulent dans la ville et hors la ville assurant en permanence le guet. Ils empêchent quiconque de porter plainte à la cour royale, bloquant son fonctionnement et contribuant à l'appauvrissement de ses revenus. Vers 1250, le conflit

¹ Au Moyen Âge, le baile était dans le midi de la France l'équivalent du prévôt (N.D.L.R.)

tourne à la guerre ouverte. La disparition de Raimond VII laisse au sénéchal les mains libres pour relever partout les droits du roi sans risque d'engendrer un conflit généralisé. Les Albigeois se défendent, bec et ongles, contre les bailes royaux de l'époque, tous citoyens de la ville.

Cependant, le sénéchal ose intervenir. En mars 1252, il ravage la banlieue. Comme toujours, molestés, pillés, rançonnés, ce sont les paysans des seigneuries épiscopales qui supportent les méfaits de la soldatesque. Une enquête est finalement diligentée par le Conseil de Régence en 1253. Ses résultats sont transmis au Parlement. Louis IX rentre de terre sainte au moment où disparaît Durand. Son successeur, Bernard de Combret vient, en mars 1255, plaider sa cause à Paris, auprès du roi qui lui accorde des lettres de sauvegarde. L'affaire traîne du fait du sénéchal, semble-t-il. Un dernier incident permet à ce dernier de reprendre l'avantage. A l'été 1258, l'abbé de Gaillas et certains Lautrecs ont un contentieux avec l'évêque d'Albi et l'autre moitié des Lautrecs. Après diverses péripéties, une bataille - avec morts et blessés - se déroule à Valcabrières, infraction caractérisée aux ordonnances du roi interdisant les guerres privées et le port d'armes. L'évêque refuse de se soumettre au jugement du sénéchal qui prend sa revanche en dévastant les campagnes albigeoises. Les coupables sont finalement condamnés en 1260.

La question des droits réciproques du roi et de l'évêque dans Albi revient à l'ordre du jour. Une enquête menée par Guy Foucois (futur pape sous le nom de Clément IV) établit sans aucun doute possible que Simon de Montfort et Trencavel ont possédé le service d'ost dans la ville.

Le rythme des événements survenus durant le catharisme et leurs inévitables retombées peut sembler haletant, mais, comme vous pouvez le constater, leur récit met en lumière une réalité bien différente de celle magnifiée par la légende et faussement connue sous le nom de **Croisade des Albigeois**.



Arthur BRUNIER-COULIN

**L'ESPRIT, CETTE ÉNERGIE
QUI MÈNE LE MONDE,
(1ÈRE PARTIE)**

Faut-il subir les effets d'une crise mutante sans réagir?...

Notre monde est coutumier des crises.

A plusieurs reprises, dans les avertissements des prophètes, voyants de naguère, ou ceux qu'ils croyaient avoir lus dans le ciel ou reçus des événements, les hommes ont redouté une fin imminente du monde. Aujourd'hui encore et plus que jamais peut-être cette peur latente sourd dans les esprits.

Allons-nous aujourd'hui vers une apocalypse réelle?...

Tout nous indique que, par sa nature et par son ampleur, la crise que nous traversons actuellement est d'une gravité sans précédent.

- La population terrestre qui a mis des millénaires à peupler la planète peut désormais doubler en quelques décennies et la rendre intenable pour cause de surpopulation.

- La gestion volontariste de la naissance et peut-être bientôt de la mort, les nouvelles conditions d'existence que la modernité réserve à ceux à qui, par fausse pudeur, on refuse l'ancienne appellation de vieillards, la déréglementation de l'institution conjugale et l'impact qu'elle a sur la génération issue des foyers désunis sont de nature à altérer profondément la qualité du sentiment et l'institution familiale elle-même.

- La mise en œuvre de la puissance de feu dont disposent les hommes est en mesure de détruire notre planète. Et si l'on peut espérer que la probabilité d'un tel désastre suivi de désordres cosmiques incalculables soit écarté, le risque que les perturbations infligées à l'équilibre naturel par certains comportements des hommes n'entraîne des catastrophes sans précédent, moins spectaculaires

mais tout aussi dévastatrices que le feu nucléaire, est beaucoup plus à craindre.

- Le mal peut même naître d'un bien apparent : c'est ainsi que l'élévation du niveau de vie de tous les peuples de la terre à l'égal de celui des plus riches entraînerait une pollution atmosphérique mortelle pour la flore comme pour les sujets du règne animal, un manque d'eau douce ingérable, une quantité de déchets impossible à recycler et pour tout dire une usure de notre environnement tout aussi apocalyptique.

... ou vers une mutation salvatrice?

Tout espoir n'est pas perdu, tant sont grands notre impuissance à prévoir la réalité future et notre pouvoir d'adaptation à des situations nouvelles. Le pire, annoncé par des prédicateurs de cataclysmes qui n'ont pas manqué au travers des âges, a été jusqu'ici évité au profit de changements imprévisibles et réconfortants. Quoi qu'aient pu nous laisser craindre les pronostics redoutés, l'histoire de la marche du monde nous enseigne que ce dernier n'a pas cessé d'enregistrer des résultats globalement et constamment positifs. C'est du moins ainsi que nous en jugeons, de notre point de vue de nantis que ne partagent pas les exclus de la terre. C'est cependant l'optimisme qui prévaut. Nous ne pouvons attribuer un sens à l'univers que si son évolution aboutit à un épanouissement. Mais comment en juger?

Quelle contribution apporter pour assurer notre salut?

Ainsi, pour la première fois, dotée de moyens en puissance de se détruire, l'humanité est confrontée à un dilemme dramatique : assurer sa survie ou périr.

Dès leur origine, les hommes ont eu l'intuition d'un pouvoir qui les dépassait. Doués d'une singulière faculté d'imagination, d'une vitalité et d'un sens poétique qui leur faisait oublier les dures contingences d'une existence primitive, ils ont d'abord attribué ce pouvoir à un aréopage de divinités fort sympathiques mais qui s'est révélé peu conforme aux réalités que leur ont fait découvrir une connaissance plus approfondie de leur environnement et un développement culturel qui les a toujours habités.

Le besoin de cohérence a conduit la réflexion de quelques penseurs à y voir la main d'un Dieu unique ou à se référer à un principe de sagesse supérieure pour une humanité qui ne se concevait pas

sans recours à un guide qui gèrerait et coordonnerait le monde dans l'état d'impuissance et de diversité où il se trouvait.

Ainsi, la destinée de l'homme est un sujet qui, en dépit des impérieuses nécessités matérielles qui l'absorbent, hante son esprit depuis ses origines. Il ne faut pas avoir honte, comme l'ont dit certains, de philosopher au dessus de nos moyens. L'homme est saisi d'un manque et demeure toujours à la recherche de certitudes qu'il essaye encore de découvrir et qu'il ne peut fonder que sur deux démarches : la croyance et la connaissance. Croire ou savoir, voilà les seuls recours - efficaces ou dérisoires mais réels - à ses inquiétudes.

... ou maîtriser notre condition?

Croire?...

Les croyances ont été sujettes à tant de cautions que la croyance en a hérité une réputation d'inconsistance, comme s'il s'agissait d'une tare : faiblesse d'esprit ou immaturité.

Or, nous ne pouvons pas nous passer de croire. Il faut croire d'abord en soi-même, sinon c'est la déprime, croire en notre environnement et en nos proches pour asseoir un indispensable besoin de sécurité. Il ne faut pas non plus réduire la croyance au seul domaine religieux, la croyance est un ciment social d'importance : ni échanges, ni monde des affaires possibles sans confiance ni crédit qui sont le gage de la solidité de la monnaie et de la santé de l'économie. La restauration de la santé du malade elle-même repose en grande partie sur sa foi en la guérison.

Croire est une composante de notre psychisme au même titre que désirer, espérer, aimer, vouloir. Mais c'est une composante aussi fragile que les autres qui ne va pas sans la raison.

... savoir?

Il est superflu de s'étendre sur les vertus de la science, branche capitale du savoir, dont le développement quasi exponentiel vient en quelque décennies à peine de transformer - très inégalement il est vrai - nos conditions de vie et les perspectives de notre société.

Et cependant, au risque de provoquer un tollé général si je ne m'adressais à un lectorat averti, je n'hésiterai pas à déclarer que le

terme de science est source de lourdes mystifications. Quelques observations simples suffisent à le montrer.

- La science n'est pas le seul procédé de connaissance. Avant l'avènement de l'ère scientifique, les hommes n'étaient pas des ignorants. La science n'est somme toute qu'un procédé de connaissance très récent par rapport à l'âge de l'humanité.

- Il ne faut pas identifier la science à la connaissance. La science, au sens propre, n'est qu'un outil, une méthodologie, un répertoire des résultats des recherches qui enrichissent les bibliothèques du monde. Elle ne fructifie que lorsqu'elle se subjectivise dans les facultés de l'homme et devient connaissance. Sans la valorisation que les acquis scientifiques devenus connaissance confèrent aux actes et aux réalisations humaines, la science serait sans intérêt.

- Le terme générique de science, au singulier, est d'ailleurs un raccourci qui prête à confusion. Il n'existe que des familles et dans chacune d'elles des sciences différenciées selon la matière et la méthodologie propres. La science ou les sciences n'étant le plus souvent que des mots employés comme entités (au même titre que l'Etat, la commune, les holdings, et.), il serait plus juste de parler de connaissances et de savants. Or, sans minimiser en aucune façon ses qualités et ses mérites, chaque savant, fût-il parmi les plus grands, n'a de l'ensemble des connaissances qu'une part très spécifique. Nous évoluons tous dans l'immense champ du savoir comme des spéléologues avec une lampe frontale qui n'éclaire qu'une toute petite partie de notre environnement. Le spot est plus ou moins intense, plus ou moins large, mais six ou dix milliards de lumignons ne feront jamais un jour solaire. Il n'existe pas de savant universel. Le mot de Pascal est toujours d'actualité : "*Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses.*" Si la connaissance universelle existait, celui qui la posséderait serait un sage. La vraie sagesse, la possession de la connaissance universelle, est hors de portée de l'homme.

- En effet, les savants reconnaissent, aujourd'hui plus que jamais, que les sciences ne nous dévoilent pas le fond des réalités. On n'en finirait pas de les citer : "*Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? Sur le plan scientifique, nous sommes incapables d'y répondre. Après plusieurs millénaires, nous en sommes au même point que le premier chasseur préhistorique venu, au zéro absolu.*" (Hubert Reeves). "*La science ne nous donne accès qu'aux apparences, le réel est à jamais voilé.*" (Bernard d'Espagnat). Ou plus fort encore : "*Le non-scientifique nous crédite, nous scientifiques, de la capacité à résoudre ce que, de par sa nature même, aucun être humain ne peut résoudre et ne sera jamais à même de résoudre.*" (Schrödinger). et enfin "*Il vaut mieux dire tout de suite que personne ne comprend la*

mécanique quantique... Si vous le pouvez, évitez de vous dire : mais comment peut-il en être ainsi Sinon, vous serez submergés, noyés et entraînés vers un gouffre dont personne n'a encore réussi à s'échapper. Personne ne sait comment il peut en être ainsi." (Richard Feynman).

Situation kafkaïenne ou rétablissement acrobatique?

Inconsistance des croyances, impuissance des sciences, faut-il abandonner tout espoir de comprendre quoi que ce soit à notre condition et prendre le temps présent comme il vient en essayant de le vivre au mieux, sans tirer des plans sur la comète ni se soucier du reste? Faut-il brûler les bibliothèques et s'en remettre aux intégrismes que l'apocalypse n'effraie pas ou néanmoins faire confiance - c'est à dire **croire** - au pouvoir salvateur des maîtres de «la science»?

Décidément, nous ne pouvons pas nous dérober à ce paradoxe que croyance et connaissance sont en coexistence permanente et que d'une façon ou d'une autre il faut gérer leur présence en dépit des conflits qui en résultent et de leur incapacité à combler notre attente.

La démarche anthropologique.

Ce n'est pas la première fois que nous sommes confrontés à des paradoxes. Nous en sommes même tellement entourés que nous n'en prenons plus conscience, sauf lorsqu'il s'en présente de nouveaux qui portent atteinte aux idées reçues. Paradoxe en effet que nos contradictions internes qui peuvent aller jusqu'au dysfonctionnement de notre personnalité.

Paradoxe que l'inadéquation de nos actes avec nos intentions et notre discours, paradoxe de l'individualisme contre la solidarité, des corporatismes contre l'intérêt général, de la résistance à l'impôt d'un état que nous voudrions providence de l'impossible, paradoxe du commerce d'armement, florissant pour les états qui exaltent la paix entre les nations. Paradoxe que nos attitudes alternées d'anges et de démons.

Mais le paradoxe caracole aussi avec le rationnel dans les domaines les plus inattendus. Les mathématiques, parangon de rigueur logique, reposent sur un certain nombre de propositions indémon-

trables, les axiomes, mais considérées comme tellement évidentes qu'elles sont admises universellement. Mais qu'est-ce que l'évidence si souvent mise en défaut jusques et y compris dans les sciences d'observation? Pourquoi des nombres *irrationnels*? Comment la mécanique classique peut-elle coexister avec la mécanique quantique, le déterminisme avec le hasard?

Il faut donc abandonner l'idée d'atteindre à la connaissance absolue par la méthodologie scientifique et ne pas imaginer non plus qu'une espérance métaphysique puisse se vulgariser au point d'être reconnue comme base d'une morale universelle et servir ainsi de règle de conduite à l'ensemble de l'humanité. La tâche la plus urgente serait de rallier tous les hommes à la juste notion de leur relativité. Si chacun, quel que soit son rang, gravait dans son esprit qu'il n'existe qu'en tant que cellule vivante d'un corps social et que sa propre vie est rigoureusement dépendante de la santé de ce corps, à laquelle il doit contribuer en priorité pour en recevoir les bienfaits en *feed-back*, un grand pas serait sans doute réalisé vers plus de justice et de convivialité. Mais, si beaucoup peut-être sont prêts à reconnaître intellectuellement l'état relatif de notre condition, combien sont disposés à en appliquer toute la logique dans leurs actes?

Il est hautement paradoxal que l'homme exerce ses talents plus aisément et avec plus de bonheur sur tout ce qui constitue l'habillage matériel du monde, la matière qu'il arrive à maîtriser par la technique - que sur ce qui ressort de la vie, à la partie *hard* qu'à la partie *soft* ! Comme si l'esprit était plus apte à comprendre l'hétérogène que l'homogène.

Comment peut-il espérer cependant progresser dans la voie d'une compréhension plus approfondie si dans sa recherche il n'associe pas l'un à l'autre? Certes l'existence de la matière *tombe sous le sens*. Elle n'alimente aucune exégèse. Bien que sa structure soit complexe, celle-ci se laisse appréhender grâce à des appareils de mesure dont les résultats ne sont pas discutés par le grand public et ne donnent lieu tout au plus qu'à des combats livresques, sans victimes sanglantes. Il n'en va pas de même de l'esprit dont le concept n'échappe à personne, au point que le terme est d'usage courant. En revanche, un certain nombre de philosophes (pour ne pas dire d'esprits justement !) dans le sillage de Lucrèce, se sont cru mieux informés que d'autres et en mesure de tout expliquer à partir de la matière exclusivement, sans se poser quelques questions très simples, à savoir pourquoi toute matière n'est pas vivante si c'est elle qui *génère* la vie, et comment il peut se faire qu'un être humain devienne

tout à coup cadavre sans qu'aucune lésion ne se soit produite dans un corps sain, par arrêt brutal du cœur, si un *plus* que nous nommons couramment esprit ne l'a pas quitté?

Le matérialisme pur et dur semble bien avoir fait long feu. Mais comme ce n'est pas le sujet d'en débattre, vous me permettrez, même pour ceux qui ne partageraient pas ma vision des choses, d'admettre comme hypothèse de recherche que, parallèlement à la matière, l'esprit jouit d'une existence réelle.

Quant à l'objection selon laquelle l'esprit serait dépendant de la matière puisqu'il se dégrade quand le corps des êtres vivants qu'il habite se détériore ou que nous n'avons pas trouvé d'autre moyen de lui faire quitter le corps qu'en détruisant celui-ci, elle ne paraît guère convaincante. Les défaillances du *hard* ne portent en aucune façon atteinte à la qualité du *soft* qui garde toute sa valeur intrinsèque. L'usure de l'outil ne condamne pas l'artisan.

Dès lors, une évidence non moins crédible qu'un axiome s'impose. L'homme, détenteur de matière et d'esprit, se trouve être le seul sujet sur qui faire reposer l'étude de l'esprit. Nous ne pouvons en effet pas avoir de représentation concrète de ce que peuvent être de purs esprits. On a autant de raison d'en nier l'existence que d'y croire et, dans ce sens, il est vain d'en débattre. En revanche, l'association d'une part d'esprit à l'enveloppe matérielle de tout être vivant et de l'homme en particulier devrait revêtir un caractère d'extrême urgence dans nos préoccupations.

à suivre...



Jean-Pierre BAYARD

A PROPOS DE LA FRANC-MAÇONNERIE FÉMININE

(Commentaire de quelques ouvrages)

Divers ouvrages ont été consacrés à la franc-maçonnerie féminine : aussi dois-je en parler sur le plan traditionnel. Si l'initiation est la capacité d'entrer en contact avec nos énergies subtiles permettant à l'être de se forger une nouvelle personnalité plus cohérente et harmonieuse, le rituel - qu'il soit anglo-saxon ou français - doit correspondre à la nature profonde de l'individu. Malgré le désir profane d'égaliser les natures masculines et féminines, on se rend compte qu'en dehors des valeurs matérielles hommes et femmes se différencient dans leur morphologie et dans leurs comportements ; ces deux sensibilités se complètent pour aboutir à l'unité, celle du couple. Je songeais ainsi au logion 23 (ou dits) de l'Evangile selon saint Thomas ¹ :

" Quand vous ferez les deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul
pour que le mâle ne se fasse pas mâle
et que la femelle ne se fasse pas femelle,
[...]
alors vous irez dans le Royaume "

N'est-ce pas la pensée gnostique de *La Table d'Emeraude* : il faut qu'il y ait séparation des énergies et que les deux principes se fondent pour retrouver le principe unitaire. Mais unité ne signifie pas pour autant uniformité.

¹ Editions *Metanoia* 1979.

Il est bien évident que la femme est aussi intelligente et sans doute plus sensible que l'homme : ces deux êtres sont aussi initiés l'un que l'autre. Cependant les religions n'admettent guère la femme au sacerdoce. Quant aux mystères initiatiques, ils reposent pour la plupart sur des rites d'un métier défini, en occident, sur l'exercice du métier de constructeur, de maçon, ou des métiers qui en découlent. Le Compagnonnage a conservé cette tradition et il ne s'adresse qu'aux hommes, au contraire de quelques guildes qui, dans certains métiers, ont employé des femmes, particulièrement à la tapisserie, à la broderie. Certains auteurs, en se référant à de rares miniatures où des femmes construisent un mur, ont affirmé que celles-ci appartenaient à des sociétés du Compagnonnage : on y a surtout vu des religieuses accomplissant des travaux nécessaires à leur communauté. Nous ne possédons aucun document attestant que les femmes ont travaillé sur des chantiers, principalement ceux des cathédrales.

Cette exclusion de la femme paraît d'autant plus surprenante qu'avec le culte de la Déesse-Mère on honore le principe féminin qui donne la vie par la «porte étroite et initiatique» comme le montrent ces représentations riches et variées remontant à plus de 20.000 ans avant notre ère. Ce culte a donné naissance à celui des Vierges noires, puis à celui de Marie l'immaculée conception dans le rayonnement de la Lumière. Georges Duby, dans un livre admirable², sur un ton enjoué et badin, commente avec brio l'atmosphère de ces *Dames du XIIIe siècle*. On y voit défiler Aliénor d'Aquitaine qui repose maintenant à Fontevraud, notre belle et douce Héloïse qui est restée l'amante d'Abailard, cet extraordinaire novateur, mais je vous recommande aussi ce portrait de Marie-Madeleine la pécheresse qui, la première, annonça la résurrection de son bien-aimé Jésus. A cause du Compagnonnage, je pense plus Marie-Madeleine à la Sainte-Baume qu'à Vézelay. Cependant toutes ces femmes restent dépendantes des hommes, même la belle Aliénor aux immenses propriétés. Un livre riche et fort agréable à lire.

En Occident, au temps de Charlemagne, en 779, on aperçoit des groupes d'ouvriers indépendants condamnés par le pouvoir public et Emile Coornaert a montré que certaines corporations possédaient des rites initiatiques dépassant les simples serments des guildes respectant leurs «secrets» de métier. Les Compagnonnages, en 1245, lors de la construction de la cathédrale de Strasbourg, utilisent un rituel qui fait songer à une initiation spirituelle. Et d'ailleurs, les

² Gallimard, 174 pages.

Compagnons itinérants qui élèvent les plus prestigieux monuments qui font encore notre gloire, n'emploient guère la main d'œuvre locale, environ le dixième, d'où d'ailleurs des revendications et des procès. Or, les Compagnons respectant les obligations de leurs confréries n'embauchent pas de femmes et refusent celles attachées aux Guildes corporatives reconnues par les pouvoirs en place. La franc-maçonnerie opérative, bien que de plus en plus spéculative, suit les mêmes principes.

D'ailleurs les rites archaïques respectent rigoureusement le sacré comme le prouve la doctrine initiatique de l'Afrique équatoriale, le *Bouity (bwiti)* plus particulièrement pratiquée au Gabon par la communauté M'Pongwé³. Ces groupes initiatiques, masculins et féminins, pratiquent des rituels nettement différenciés selon les sexes et sont rigoureusement ignorés des uns et des autres. Nous retrouvons le principe si cher à Stanislas de Guaita et que j'ai rapporté maintes fois : l'homme féconde la femme qui met au monde un être parfait, tandis que la femme féconde l'esprit de l'homme qui porte à germination une idée. Cette thèse a été défendue par quelques écrivains comme René Guénon «*Aperçus sur l'initiation*» (page 102), «*Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le compagnonnage*» (Tome 2, pages 19-25), Albert Lantoine «La femme dans la Franc-Maçonnerie» dans *Hiram couronné d'épines* (Tome 1, chapitre II), Oswald Wirth, dans *Le symbolisme*, numéro de janvier 1927, page 19), René Le Forestier, *Maçonnerie féminine et loges académiques* (notes d'Antoine Faivre, Arché 1979), Jean Servier, *L'homme et l'invisible* (Payot-Imago 1980, pages 314-316), *l'initiation féminine* (Loge Sub Rosa, Genève), Jean-Pierre Bayard, *La spiritualité de la Franc-Maçonnerie* (Dangles 1982, pages 267-284), *Précis de Franc-Maçonnerie* (Dervy 1994, pages 159-167).

Par ailleurs, Frédéric Nietzsche dans ses *Œuvres posthumes* (Mercure de France 1934, page 156) voit dans «l'émancipation des femmes» une «masculinisation des femmes», c'est-à-dire «une dégénérescence des instincts de la femme qui ruinent leur puissance». Suzanne Séchath dans *La renaissance de l'initiation féminine* (La Maison de vie, page 29) nous met en garde en montrant la différence entre «initiation féminine» et «féminisme», ce «mouvement socio-politique, volonté de revanche de la femme sur l'homme, ce qui est anti-initiatique». Cet ouvrage de 190 pages reflète à la base les mystères égyptiens et montre que si l'homme

³ *La Bible secrète des noirs selon le Bouity*, par Prince Birinda de Boudiéguay des Eschiras (Omnium littéraire, Paris 1952).

construit le Temple, la femme doit en entretenir l'éclat. On songe à la loge *Heptagone* dont on a déjà parlé. Ce sentiment est d'ailleurs renforcé en lisant l'ouvrage d'un frère qui a connu la G.:L.:N.:F.: et qui sous le nom d'emprunt de **Christopher Lodge** publie à *La Maison de vie*, «*Quel avenir pour la Franc-Maçonnerie?*», un ouvrage de 155 pages au ton parfois polémiste mais qui reflète la recherche Traditionnelle ; un livre courageux mais qui devrait être réservé aux seuls Maçons sans pouvoir alimenter les propos malveillants, car, il faut bien l'avouer, cet Ordre transforme bénéfiquement de nombreux individus.

Dans son numéro 30 de *Cahier bleu* (juin 1995) la Grande Loge de Suisse publie un intéressant article de Jean-R. Gagnebin qui affirme que la femme doit posséder ses propres rituels correspondant à sa sensibilité intérieure. C'est ainsi qu'à Paris, la loge *Heptagone*, comme des loges féminines des Pays-Bas, ont élaboré un rituel basé sur les rites du tissage avec la symbolique des trames et des entrelacs. La poterie pourrait donner lieu à d'autres rituels puisque le premier potier est Dieu. Michel Raoult a publié des rituels celtiques basés sur le culte lunaire tandis que Serge Caillet a composé un intéressant rituel féminin du Rite de Memphis-Misraïm : ***Arcanes et rituels de la Maçonnerie égyptienne***⁴.

Alors, que penser de la Maçonnerie mixte? de la Maçonnerie féminine? La Maçonnerie de 1717 ne peut refléter par ses Constitutions de 1723 qu'un sentiment général, celui de la servilité de la femme. Celle-ci, dans un siècle puritain, dépend de son père, de son mari ou de son tuteur. Elle n'est pas *libre* au sens juridique. Le monument sacré ne peut être réalisé que par celui qui «est libre et de bonnes mœurs». La Franc-Maçonnerie de 1717 suit l'exemple des anciennes loges de constructeurs et ne peut accepter que des hommes. Seuls contes et légendes par un effet de compensation donnent les pouvoirs les plus étendus aux reines et aux princesses : ce sont elles qui commandent. A notre époque, les clubs-services, issus de la Franc-Maçonnerie, sont réservés aux hommes comme dans les clubs anglais, si bien que quelques groupes ont été constitués par des femmes. Les équipes sportives sont soit masculines soit féminines et personne ne s'en offusque. Le sacerdoce reste masculin bien que quelques femmes appartiennent au soufisme. Le Compagnonnage toujours existant à notre époque et malgré l'élargissement de ses métiers est uniquement masculin. Alors que l'on peut actuellement librement choisir son Obédience masculine, féminine ou mixte,

⁴ Editions Guy Trédaniel, Paris

pourquoi quelques frères et sœurs veulent-ils imposer des transformations au sein de leur groupe afin d'uniformiser la Maçonnerie? Des Frères ou des Sœurs estiment qu'on travaille mieux entre membres d'un même sexe, d'autres que la complémentarité est nécessaire : laissons à chacun le droit de choisir sa voie.

Bravant tous ces clichés de l'incompréhension, Andrée Buisine, dans ***La Franc-Maçonnerie anglo-saxonne et les femmes***⁵, définit cet apport féminin ; son texte souple et précis fourmille de renseignements puisés aux sources mêmes, se nourrissant des rituels, des conversations et de la fréquentation des loges. De sa thèse de doctorat d'état en Histoire soutenue à Dijon le 22 janvier 1990 elle a conservé, plus que la pensée traditionnelle, l'aspect à la fois spirituel et historique, basé sur des valeurs initiatiques qui particulièrement aux U.S.A. s'inscrivent dans un contexte sociologique, dans le respect des usages et des coutumes d'un pays. Le grand intérêt de cet ouvrage est de mettre en parallèle les *loges d'adoption* françaises du XVIIIe siècle, puis nos loges féminines actuelles, face aux loges féminines anglaises et américaines. Dans les structures complexes de l'Amérique la femme, qu'elle soit blanche ou noire, doit être une parente d'un franc-maçon. Considérant que la Franc-Maçonnerie est un domaine masculin, la femme n'exige pas d'être traitée sur un pied d'égalité mais elle veut être reconnue comme la compagne ou la parente qui a le droit de bénéficier de l'aide et de la protection de l'ensemble de la maçonnerie. C'est donc principalement la recherche de la sécurité. En établissant un vaste panorama de la «Co-Masonry» (la Maçonnerie mixte), Andrée Buisine commente l'action du Droit Humain, celle aussi d'Annie Besant pour qui elle garde une grande admiration. Cette maçonnerie mixte fondée à Paris en 1893 par Gaston Martin et Maria Deraismes a toujours son siège à Paris mais ses ramifications sont importantes tant en Angleterre qu'en Amérique. Cependant, pour ces derniers états, la maçonnerie mixte reste «une déviation et une aberration». L'auteur interroge également les structures des loges américaines composées d'une ethnie définie : ainsi des Maçons italiens pratiquent les rituels rédigés dans leur langue d'origine. La jeunesse féminine très importante structure les futurs ateliers féminins. Mais aux côtés des théosophes, il faut encore retrouver Memphis-Misraïm, la Golden Dawn et de nombreux autres rites. Les Hauts Grades maçonniques importés des loges féminines anglaises marquent la Grande Loge Féminine de France qui, par ailleurs, grâce à sa loge «La Rose des Vents», a su implanter cet esprit au-delà de nos frontières et ainsi

⁵ Editions Guy Trédaniel, Paris

tisser une vaste chaîne de la solidarité féminine. Un admirable condensé qui non seulement donne le particularisme de nombreuses associations considérées sur le plan initiatique, mais bien un climat général montrant la richesse de la pensée féminine.

Avec **La Grande Loge Féminine de France. Autoportrait**⁶, voici un ouvrage collectif animé par Andrée Buisine pour célébrer le cinquantenaire de leur indépendance (21 octobre 1945). Cet ouvrage de 223 pages donne d'utiles renseignements sur la vie, l'organisation de cette obédience dont les loges d'adoption ont été formées en 1901 par la Grande Loge de France (et non par le Grand Orient comme l'écrivent quelques auteurs). Déjà, en 1935, le Convent de la G. . . L. . . avait décidé de donner cette indépendance qui n'est devenue effective qu'en 1945 par la naissance de l'*Union maçonnique Féminine de France* et qui ne prend son nom actuel qu'en 1952. Les tableaux en annexe sont des plus utiles et montrent l'activité de cette Obédience qui œuvre dans le plus large esprit maçonnique. Cet ouvrage d'une authenticité absolue doit être conservé dans toute bibliothèque.

⁶ Editions Guy Trédaniel, Paris

LA HACHE SOZAIRE

La nouvelle librairie ésotérique de Paris

51, boulevard des Batignolles

75008 PARIS

(M^o Villiers ou Rome)

vous réserve un grand choix d'ouvrages

(Tous les aspects de la Tradition)

et le meilleur accueil

Ouverte du lundi au samedi de 10h. à 19h

SOUVENIR ...

*Comme nous avons pris l'habitude de le faire
chaque trimestre et en hommage
fraternel et reconnaissant
à tous ceux qui, autour de Papus,
animèrent avec tant de talent
la première série de notre revue,
nous publions aujourd'hui sous cette rubrique
un article paru en août 1895.
Nous n'ignorons pas qu'il s'agit en l'occurrence
d'un sujet très controversé
mais nous devons accepter tous les points de vue
dans un esprit de tolérance.
Aux lecteurs de se forger une opinion : le débat est ouvert.*

LES STIGMATES ET LES STIGMATISÉS

par R. CANDIANI

On appelle ainsi, dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, les plaies que les fidèles, abîmés dans la contemplation de la Passion du Christ, virent apparaître sur leurs corps, en conformité avec celles reçues par Jésus : les trous des clous aux mains et aux pieds, les stries laissées par la flagellation, la déchirure déterminée par le coup de lance au côté, les traces de la couronne d'épines. Tantôt la stigmatisation comporte tous ces phénomènes à la fois, tantôt elle est réduite, généralement aux plaies des extrémités. Tantôt les stigmates ne sont qu'indiqués, comme dessinés à la surface de la peau, tantôt ils offrent tous les caractères d'une lésion profonde d'origine traumatique, et leur plasticité va parfois jusqu'à montrer, dans les trous des mains et des pieds, les clous eux-mêmes figurés par des excroissances de chair. On rencontre aussi des cas atténués, où les douleurs de la flagellation, du couronnement d'épines et de la crucifixion sont simplement ressenties, sans que se déclare une véritable stigmatisation. Marguerite Columna avait des plaies du côté droit, mais du côté gauche rien ne trahissait sur la peau les douleurs intimement éprouvées. Blanche de Gazinan n'avait qu'un pied de stigmatisé.

Le docteur Carl du Prel, le plus profond et le plus érudit des mystiques de notre temps ¹, s'occupe de la question dans l'un des récents numéros de la *Zukunft*. Pour lui, la stigmatisation sur l'organisme est l'une des plus claires sources où l'on puisse puiser des arguments contre le matérialisme. Celui-ci professe que la pensée n'est qu'une sécrétion cérébrale. On sait que le spiritualisme moderne renverse la proposition. Le docteur Carl du Prel estime que c'est, au contraire, l'âme qui est l'architecte du corps, et que celui-ci n'est que l'instrument de l'esprit.

Il insiste surtout sur le cas de François d'Assise, qui n'est pas seulement le premier en date (1224) des stigmatisés, mais qui en est aussi le plus saisissant. On trouve chez lui l'expression suprême du phénomène de la stigmatisation. Les trous de ses mains et de ses pieds étaient tels qu'il les avait contemplés peu auparavant sur une image du Crucifié, et son côté droit était positivement comme percé d'un coup de lance. Les plaies de ses extrémités béaient très notablement et étaient sanguinolentes. Dans leur milieu, on voyait des clous formés d'excroissances de tissu cellulaire, et ces clous étaient noirs et durs comme le fer, dont ils avaient la couleur ; ils étaient pointus d'un côté et de l'autre ils avaient une tête rabattue, de telle sorte qu'entre elle et la peau on pouvait insinuer un doigt. Ils étaient mobiles en tous sens, et, lorsqu'on appuyait sur l'une de leurs extrémités, on voyait se redresser l'autre. Cependant, ils ne pouvaient être arrachés ; même après la mort du stigmatisé, ce fut en vain que sainte Claire s'y efforça. La plaie du côté était longue de trois doigts, assez large et assez profonde, et fréquemment elle humectait de sang les vêtements du saint. Ajoutons que jamais aucune de ces plaies ne vint à s'enflammer, ni à suppurer, et que jamais aucun soin médical ne leur fut donné.

On peut citer, parmi les autres cas de stigmatisation, ceux de Catherine Emmerich, de Maria Moerl et de Louise Lateau. La grande majorité des stigmatisés appartiennent au sexe féminin.

L'Eglise catholique considère la stigmatisation comme un miracle destiné à bien établir que la version romaine du christianisme est la seule qui assure le salut. Il est difficile de s'en tenir à cette explication. D'abord, un miracle qui, tantôt s'effectue intégralement, tantôt ne se manifeste qu'à moitié, et tantôt s'arrête dès la première phase, n'est pas un miracle. Puis, la stigmatisation se rencontre dans l'histoire des hérésies. Enfin, elle peut être déterminée artificiellement.

¹ Rappelons que ce texte a été écrit en 1895.

Jacques de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée* (XVIII^e siècle), plus tard Corneille Agrippa et Giordano Bruno, le philosophe brûlé à Rome en 1600, estiment que la cause principale du phénomène réside dans la puissance d'imagination qui fait ressentir positivement aux sujets les souffrances du Christ, jusqu'à en faire «transparaître les marques sur leur propre corps». Parmi les modernes, Gœrres, l'auteur de la *Mystique Chrétienne*, et Tholuck n'ont pas une autre opinion, et le docteur Carl du Prel les en approuve.

La science officielle d'à présent, qui ne reconnaît que l'influence exercée par le corps sur l'esprit, à l'exclusion de l'action réciproque, est obligée de nier le phénomène de la stigmatisation. «Pour ces messieurs, dit le docteur Carl du Prel, les frontières de la possibilité coïncident avec les bornes de leur mesquin horizon ; ce qu'ils ne comprennent pas, ou n'existe pas, ou n'est qu'œuvre d'illusion ou de mystification. C'est ainsi que le docteur Karsch, étudiant la stigmatisation de la nonne Catherine Emmerich, la ramène à un pur tatouage ; et son ignorance ressort bien de la déclaration par laquelle il conclut : - Il est incontestable que l'imagination ou la volonté sont incapables de déterminer dans les tissus organiques des perturbations aussi essentielles que celles requises par l'apparition des stigmates.» De même Virchow, s'occupant de Louise Lateau dont il avait examiné les stigmates, affirme, au Congrès tenu à Breslau en 1874 par les naturalistes et médecins allemands, que ces stigmates ne peuvent qu'être «ou une supercherie, ou un miracle».

Or, depuis que Virchow a rendu son décret, la stigmatisation a été obtenue artificiellement par maints hypnotiseurs. Le docteur Carl du Prel constate qu'il y a donc lieu de ne plus tenir compte du solennel dilemme, et il propose une solution à son tour.

On peut croire que ce n'est pas celle imaginée par d'autres matérialistes, qui voient dans la stigmatisation un phénomène de perversion menstruelle, comme un médecin l'avait déjà avancé en ce qui concerne Catherine Emmerich. D'abord, dans toute l'histoire du christianisme, on ne rencontre pas un seul cas de stigmatisation affectant une périodicité plus ou moins mensuelle, et le phénomène se présente à tout âge, même peu de temps avant la mort par sénilité. Puis, il y a une petite difficulté : les stigmatisés du sexe masculin, qu'en fait-on ? Il faudrait supposer que François d'Assise ait été hermaphrodite, de même que ses nombreux successeurs : Benoît de Rhégio, Charles Sagic, Ange Del Pas, Mathieu Careri, Chérubin d'Aviliana, Jacques Stephanus, Jean Graio, etc.

«Si Virchow avait bien voulu examiner Louise Lateau avec une complète liberté d'esprit, il aurait acquis la persuasion que

l'autosuggestion, renforcée par une vive exaltation de la sensibilité, est capable d'exercer sur le corps une influence plastique. Il en aurait peut-être ensuite déduit qu'une suggestion étrangère peut obtenir le même résultat, et, découvrant la stigmatisation hypnotique, il aurait ainsi anéanti à la fois et l'explication théologique et l'explication médicale du phénomène. Mais il faut croire qu'il a reculé devant l'effort. N'a-t-il pas dit dans son rapport que «loin de se réjouir de la découverte d'un phénomène nouveau, on ne peut que s'en affliger, quand ce phénomène ne fait que contredire les théories régnautes». On ne peut avouer plus naïvement sa vénération pour la routine et sa haine pour tout ce qui peut venir déranger la douce quiétude des gloires consacrées.

«La stigmatisation, comme beaucoup d'autres phénomènes, prouve que l'homme possède dans son imagination le pouvoir d'imposer à son être certaines des conditions sur lesquelles il fixe son attention dans un autre être. Le mot *compassion* (comme son équivalent allemand *Mitbid*) exprime du reste à souhait cette particularité de nos fonctions psychophysiologiques. En règle générale, cette similitude de souffrance est restreinte à la sphère des sentiments, mais elle peut exercer une action spécifique sur les parties correspondantes du corps, puisque tous nos organes sont soumis, anatomiquement et physiologiquement, à l'influence du système nerveux central. Toute cellule cérébrale, impressionnée par une sensation imaginative, tend à la réaliser. La compassion peut atteindre à une exaltation excessive, quand la sensation imaginative qui la suscite affecte une vivacité exceptionnelle, ou quand le sujet qui l'éprouve est d'une extrême impressionnabilité. Or les deux causes à la fois entrent en jeu chez les stigmatisés. Le docteur Wienholt a observé une somnambule dont l'impressionnabilité était telle qu'elle ressentait positivement les souffrances d'autrui rien qu'à les entendre décrire. Le cas était le même pour les saintes Colette, Jeanne d'Orvieto et Agnès de Jésus, qui se tordaient dans les mêmes angoisses que les martyrs à l'histoire desquels s'attachait leur méditation. Qu'en devait-il être alors des fidèles qui se représentaient la passion du Christ, surtout en des temps où le sentiment religieux était autrement développé qu'aujourd'hui? Beaucoup de saints ont ressenti les douleurs de cette passion aux parties correspondantes de leurs corps, sans que jamais y apparussent des stigmates même indiqués. Ce ne fut qu'au bout de trois à quatre ans de cette *compassion* que Catherine Emmerich devint une stigmatisée, c'est du moins ce que rapporte Schmøger.»

En dehors de la vie religieuse, citons le cas, raconté par Zimmermann, de ce garçon de 14 ans, qui, ayant assisté à une

exécution par la roue, présentait des bleus aux places mêmes du corps où le criminel avait été meurtri. Hecquet mentionne un homme qui, voyant une voiture écraser les pieds d'un passant, sentit instantanément une violente douleur à ses propres pieds et en demeura boiteux jusqu'à la fin de sa vie. Hack Tuke cite une dame qui, ayant vu un enfant passer une porte et le vantail de celle-ci, qui était de fer, se refermer brusquement derrière lui, éprouva l'angoisse que les pieds de cet enfant ne fussent broyés. Il n'en était rien, du reste, mais son impression avait été si vive, qu'elle ne put qu'avec peine regagner sa demeure et que ses chevilles présentaient des marques rouges ; le lendemain ses pieds avaient enflé et elle dut garder le lit plusieurs jours.

Mais l'impression sensorielle n'est pas indispensable à la production du phénomène. La sœur d'un soldat condamné au fouet tomba, au moment même de l'exécution, dans une sorte de somnolence, et lorsqu'on l'eut portée dans son lit, on constata qu'elle était couverte de stries sanguinolentes semblables à celles produites par des coups de verges. Or, le soldat était en garnison très loin et sa famille ignorait encore à ce moment le châtement qu'il avait encouru (Perty). Un homme qui revenait très las d'un voyage pédestre crut apercevoir, à la clarté de la lune, une bête quelconque qui rampait vers lui dans le fossé latéral à la route. Il fut pris d'une grande peur et il lui sembla que le monstre l'avait déjà étreint à l'épaule gauche. Il courut à son logis. Sur tout le côté gauche de sa poitrine se déclara une exsudation de la plèvre, dont il mourut au bout de quelques mois (Griesinger).

Christine de Stommel, raconte Wollersheim, avait été tourmentée par 12.000 diables et elle portait la trace d'un coup de lance que lui avait donné l'un d'eux. Cela se passait pendant l'Avent de l'année 1282. Or, la veille de Noël, c'est-à-dire quand le cours de ses idées se détournait fatalement vers d'autres images que celles de l'Enfer, la plaie disparut. Une des nonnes possédées de Loudun ayant été exorcisée, on considéra comme un indice de l'abandon de son corps par le diable l'apparition sur sa poitrine des mots : *Vive Jésus sur la croix !* et du signe même de la croix, figurés par des ecchymoses qui devaient demeurer visibles quinze années durant (Esprit de Bosroger). Hufeland a soigné une malade qui, ayant rêvé qu'elle recevait des coups, en porta la trace très nette sur son corps à son réveil du lendemain matin. Saint Jérôme rapporte pareille chose de lui-même à la suite d'un songe où il avait été fouetté en punition de sa trop vive prédilection pour Cicéron et d'autres écrivains profanes.

Le docteur Billot dit à sa somnambule qu'un ange vient de lui imprimer le signe de la croix à la partie supérieure du bras. Aussitôt

le sujet donne toutes les marques d'une grande souffrance et le stigmaté suggéré ne tarde pas à apparaître. Carré de Montgeron parle d'un des convulsionnaires de Saint-Médard qui était la vivante image de la Passion du Christ. Il tenait ses bras dans l'extension permanente de la crucifixion. Une douleur intense, supportée avec une héroïque intrépidité, se peignait sur ses traits ; ses yeux étaient ceux d'un agonisant et il frissonnait de tout son corps. Puis son visage se couvrait du masque de la mort, ses paupières se fermaient à demi sur ses prunelles révulsées, sa tête tombait sur sa poitrine. Chez d'autres membres de la secte, ces plaies se formaient aux mains sous les yeux des spectateurs. Deux cents convulsionnaires environ présentèrent des stigmates ou ressentirent les douleurs correspondantes. Enfin, le docteur Arnhard a constaté que, chez les mahométans, la stigmatisation religieuse est aussi fréquente que chez les chrétiens. Elle porte alors sur la reproduction des blessures que le prophète a reçues au cours des batailles livrées par lui pour l'expansion de sa foi.

Du reste, nous disposons tous, à l'état de veille, de la faculté, même indépendante de la volonté, de soumettre à l'excitation nos nerfs vasomoteurs et de déterminer des congestions par la seule force des idées corrélatives. La honte, la colère, le plaisir, nous font rougir. Beaucoup de personnes peuvent localiser à volonté ces congestions. Le professeur Kluge affirme que nombre de gens qu'il connaît sont dans ce cas. Mantegazza, cité par Moll, raconte que, pendant une certaine période de sa vie, il n'avait qu'à concentrer sa pensée sur tel ou tel point de sa peau pour la faire peu à peu devenir pourpre. La stigmatisation, en tant qu'émission sanguine, n'est en somme qu'une congestion de ce genre, accentuée jusqu'à une transsudation du sang accumulé.

Louise Lateau était, dès son enfance, obsédée par la Passion du Christ. En 1868, elle commença à tomber dans des extases peuplées de visions religieuses. Puis, apparurent les plaies, d'abord à la poitrine, ensuite aux extrémités, enfin au front. Quand elles saignaient, le sujet gisait comme sans vie. Son attitude et sa physionomie montraient qu'elle assistait au drame du Golgotha ; la respiration était à peine audible, le pouls n'était plus qu'à 70. D'autres stigmatisés prennent part à d'autres scènes de la Passion : ainsi, ceux qui ahanent sous le poids de la croix, et ceux qui, subissant l'hallucination de la flagellation, tiennent leurs mains dans leur dos comme si elles étaient liées par une corde, impression parfois si vive que c'est en vain que l'on s'efforce de ramener leurs bras à la position normale. Ou bien les instruments de la Passion sont tous figurés sur leur corps. Catherine Emmerich, depuis sa jeunesse, pria le Seigneur de lui imprimer sur la poitrine le signe de

croix et les traces de la flagellation. L'un et les autres apparurent à l'état d'extase. Du reste, elle était somnambule. Souvent, la nuit, elle quittait sa cellule et on la retrouvait, toujours endormie, le long des murs de l'église ou dans le clocher, les bras en croix. Elle voyait les effluves odiques s'échapper des mains et des pieds de tout le monde, elle avait des visions prophétiques, elle pratiquait intuitivement la lecture de pensée et était en communication télépathique avec son confesseur. Enfin, elle avait sa «voix intérieure», son démon socratique. Une des preuves les plus topiques de l'origine psychologique de ses stigmates, c'est ce fait que fréquemment il lui arrivait de demeurer sur son lit ou contre un mur, les bras étendus et les pieds rapprochés, et de crier alors, tandis que ses plaies saignaient abondamment : «Délivrez-moi ! Je suis clouée !». On l'appelait, on l'encourageait à se déplacer, elle multipliait visiblement les efforts pour se débarrasser de l'obsession mais elle n'y arrivait qu'au moment où elle sortait de son extase?

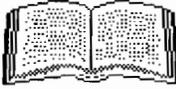
Passons maintenant à la stigmatisation déterminée artificiellement par la suggestion étrangère. Nous avons déjà vu ce qu'a obtenu le docteur Billot. Liébault a produit par suggestion post hypnotique les douleurs de la Passion, aux cinq places voulues, et elles ont persisté tout le temps qu'il l'avait exigé. Les docteurs Mesnet et Dujardin ont observé une malade sur le dos de laquelle se formaient des ecchymoses exactement conformes à un tracé légèrement indiqué au crayon sur la peau ; des inscriptions en relief, qui ont persisté durant plusieurs heures, se sont ainsi soulevées devant eux. Ils appellent ce phénomène l'autographisme. Le professeur dit : «Je suis parvenu, après avoir avec une pointe mousse dessiné de petites croix sur l'avant-bras d'une garde-malade, à déterminer par quelques minutes de suggestion une éruption analogue à l'urticaire.» Les professeurs Bourru et Burot ont obtenu par la suggestion l'épistaxis et la sudation sanguine chez un hypocondriaque qui était affecté d'anesthésie du côté droit consécutive à un accident. Puis l'un deux, traçant son nom sur chacun des bras du malade avec un objet non pointu, prononça : «Aujourd'hui, vers quatre heures après midi, vous vous endormirez et les traits que je dessine là sur votre bras rougiront.» A l'heure indiquée, le sujet s'endormit. Sur son bras gauche, les caractères se soulevèrent pourpres et, de certains traits, des gouttes de sang perlèrent. Sur le bras droit, rien ne se présenta. Le docteur Mabille, examinant ultérieurement le malade, constata que, dans chacune de ses crises, il répétait l'ordre qui lui avait été donné plusieurs mois auparavant et qu'aussitôt le tracé autographique réapparissait et se mettait à saigner.

Le docteur Bylbakin donne à un ouvrier peintre de seize ans cette suggestion : «A ton réveil, tu auras froid, tu iras te réchauffer au

poêle et tu te brûleras sur la ligne que je trace là sur ton bras. Cela te fera très mal, ton bras deviendra tout rouge et il portera une trace de brûlure.» Le sujet se réveilla grelottant, courut au poêle *qui n'était pas allumé*, poussa un cri de douleur. Son bras était pourpre et portait une grave trace de brûlure. Liébault a obtenu le même phénomène avec un sujet féminin. Focanchon a déterminé par suggestion des vésications sous une feuille de papier à lettres et sur le même sujet, une jeune fille, il a suscité des traces de blessures de clous là où il avait, pendant l'hypnose, effleuré la peau avec le bout d'une gomme à crayon. Dumontpallier a fait surgir des congestions par l'application de timbres-poste sur la peau d'un sujet et, par le même procédé, jusqu'à remplir des poches pleines de sérum.

Il y a mieux. On pose un vésicatoire réel au sujet endormi et, par la suggestion, on peut empêcher la vésication que l'on a, un autre jour, déterminée par l'application d'une feuille de papier à cigarettes. Focanchon en a fait l'expérience avec des mouches de Milan. Pour contrôler exactement le phénomène, le vésicatoire avait été coupé en trois morceaux, l'un posé sur le bras droit et l'autre sur le bras gauche du sujet, et le dernier sur un autre malade à qui la médication en question avait été prescrite. Le sujet fut endormi et Focanchon lui suggéra que le vésicatoire du bras gauche n'aurait aucune action. Il était onze heures du matin et le sujet resta en observation jusqu'à huit heures du soir. Lorsque alors on retira les bandages, on constata que le bras gauche était parfaitement indemne tandis que la poche normale s'était formée sur le bras droit. Quant au vésicatoire appliqué au malade qui en avait réellement besoin, il avait fourni toute l'action qu'il fallait.

De l'ensemble de ces observations et expériences, le docteur Carl du Prel estime qu'il n'y a qu'une conclusion à tirer, c'est que la stigmatisation est un phénomène absolument naturel et d'origine purement psychologique. «Lorsqu'en 1887, le docteur Moll lut à la Société de médecine de Berlin un rapport sur la stigmatisation artificielle, obtenue dans l'hypnose par la suggestion étrangère, et qu'il formula l'hypothèse que les stigmates des extatiques religieux pourraient bien n'avoir d'autre cause que l'autosuggestion, il souleva une grosse hilarité. Tranquillons-nous. Dans quelques années, ces messieurs seront les premiers à rire des sceptiques qui persisteront encore à nier l'existence des stigmates.»



LES LIVRES



MARIELLE-FRÉDÉRIQUE TURPAUD A LU :

● **La Prophétie des Andes. Les leçons de vie de la Prophétie des Andes, par James Redfield (109 F et 119 F, Robert Laffont 1995)**

Vient de paraître le "mode d'emploi" d'un livre devenu très célèbre, *La Prophétie des Andes (The Celestine Prophecy)* de James Redfield. Ce deuxième volume s'appelle *Les leçons de vie de la Prophétie des Andes (The Celestine Prophecy : an experiential guide)*.

Ce sont deux livres de tonalité *New Age* qui s'adressent au même public que *Illusion: le Messie récalcitrant* de Richard Bach (éd. J'ai lu). Mais, au lieu de présenter ses idées comme Bach - une fiction avec des exercices mentaux ponctués de maximes - Redfield se sert d'une fiction qui, de rencontre en rencontre, permet au narrateur (et donc au lecteur) de reconstituer les neuf révélations d'un manuscrit araméen secret conservé chez les Mayas, révélations qui sont des clefs de lectures du monde et de l'être (et non des prophéties au sens divinatoire du terme). Le terme de *Celestine* du titre original vient d'un lieu maya où se trouvent les derniers fragments du Manuscrit, qui situent tous les autres dans un plan d'ensemble prophétique : la neuvième révélation décrit ce que deviendra la Terre si l'homme applique les huit autres révélations.

Redfield prépare une suite, qui s'appellera *La Dixième révélation*.

Dans l'état actuel de mes recherches, je ne puis m'avancer sur la véracité objective des neuf théories de l'être - "les neuf révélations du Manuscrit" - mais je dois avouer que c'est une vision cohérente et qui correspond à certaines constatations que peuvent faire des personnes spirituellement avancées. J'y remarque l'influence de Jung, de l'Analyse Transactionnelle, de Sri Aurobindo, etc., et d'autres auteurs spécifiquement *New Age*. A titre d'exemple, le centre de Vicente du chapitre 3, où des scientifiques font pousser des plantes en leur envoyant consciemment de l'énergie, est une allusion transparente aux travaux bien réels de la Fondation Findhorn en Ecosse, qui interrompt tout le monde scientifique depuis les années 1970. C'est dans ce jardin que le narrateur reçoit la troisième révélation sur l'existence de l'énergie et son utilisation (Voir *Findhorn, le bilan de 30 ans d'ex-*

périence, éditions Le Souffle d'Or). Aux chapitres 4 et 6, les principes de l'Analyse Transactionnelle sont utilisés en termes de transfert d'énergie (et non de "strokes") avec un nouveau regard sur les définitions des Etats Parent-Enfant.

Dans le deuxième livre, Redfield met au net ce que bien de ses lecteurs ont fait spontanément aux U.S.A. : une gamme d'exercices pratiques, intellectuels, mentaux et spirituels, seul ou en groupe, qui permet de faire entrer les neuf révélations dans une application pratique dans la vie de tous les jours. Les exercices sont basés sur des techniques et des mécanismes connus dans le monde *New Age* : réflexion sur l'existant, méditation, observation, visualisation. J'espère pouvoir rencontrer directement des pratiquants français des révélations, pour en savoir plus long.

Vous ne trouverez aucune science traditionnelle comme l'alchimie ou la kabbale, ni aucun dogme religieux, dans la *Prophétie des Andes*. Elle se veut une connaissance qui remonte aux sources psychologiques et énergétiques des traditions et des religions. En tant que phénomène de société elle est à ne pas négliger. En tant que méthode *New Age* elle ne me paraît pas nocive, et peut devenir positive pour certaines personnes qui n'appartiennent pas à une école initiatique ni à une famille religieuse.

Il me paraît important de lire les deux livres dans l'ordre, et de ne pas se précipiter sur le livre d'exercices directement, car le récit lui-même est une partie de l'enseignement, et vous permet de savoir si vous avez envie d'aller plus loin.

La suite des jours nous dira si la vague de succès de la *Prophétie des Andes* retombera comme une mode ou donnera des résultats positifs pour la paix avec soi et avec les autres.

● **L'ORACLE DES ANGES de Marie Delclos, jeu de 36 cartes en couleurs avec notice, éditions FTJ - livre explicatif détaillé, éditions Librairie de l'Inconnu.**

Marie Delclos est une voyante de naissance qui a cultivé consciemment son don grâce à des enseignements reçus lors de ses longs voyages en Inde. Elle travaille aujourd'hui essentiellement sur l'astrologie qu'elle utilise suivant la technique du zodiaque sidéral combiné avec le zodiaque tropical, ainsi que suivant la technique des Maisons sens diurne. Elle a fondé la F.A.S., (Fédération d'Astrologie Sidérale) et a écrit, entre autres livres, *l'Astrologie : racines secrètes et sacrées* chez Dervy en 1994 qui n'a pas d'équivalent et reste une référence historique pour le chercheur, ainsi que *L'Astrologie en 16 leçons* qui vient de paraître aux éditions Trajectoire. Elle prépare un *Oracle du Cristal* (même éditeur, même dessinateur que pour l'*Oracle des Anges*)

Pour *L'Initiation* je lui ai posé quelques questions:

- Marie Delclos, *Que pouvez-vous nous dire sur les anges? Que pensez-vous du regain d'intérêt actuel autour des anges? Où vous situez-vous dans ce courant ?*

- Les anges sont dans tous les rites et toutes les traditions : cela correspond à une hiérarchie spirituelle ; les noms des anges de cet *Oracle* sont hébreux d'après les anciens manuscrits répertoriés par Maurice Schwab. J'ai choisi 36 noms sur le millier répertorié, en les rapprochant des dessins.

Les gens sont avides de spiritualité et redécouvrent une vérité très ancienne. Ma recherche personnelle est plutôt sur les racines historiques de la Tradition, mais j'ai fait ici une concession à l'esprit moderne : j'ai rassemblé 36 concepts venant de différentes traditions afin de pouvoir les faire passer dans l'expérience de la vie. Ce ne sont pas des anges de la Kabbale ni ceux de Haziél, ce sont des vibrations plus proches des hommes. Ce jeu est complémentaire de celui des *Angels Cards* de la Fondation Findhorn, mais il est bien davantage relié à la Tradition.

- *Comment est venue l'idée de créer un jeu divinatoire basé sur les anges?*

- L'éditeur m'a montré une vingtaine de cartes déjà dessinées ; je lui ai demandé de faire faire d'autres dessins jusqu'à 36 cartes. Ensuite je les ai classées, nommées en français et en hébreu, puis commentées, afin qu'elles forment un véritable chemin de vie et un support de méditation.

- *Pourquoi 36 cartes et non 72 comme le Tarot cabalistique de Haziél (éd. Bussières), ou 52 comme les petites cartes des anges de Findhorn (éd. Le Souffle d'Or)?*

- Le nombre 36 est la totalité de l'univers suivant les Pythagoriciens. Et dans le Zohar, le manteau de splendeur qui habille le point est formé des lettres Aleph, Lamed et Hé, dont le total est 36.

- *Qui a conçu et dessiné les 36 cartes ?*

- Mon fils est l'auteur des dessins et des concepts, mais il a voulu rester anonyme dans l'esprit des bâtisseurs des cathédrales.

- *Avez-vous eu des expériences remarquables avec ce jeu?*

- A chaque tirage j'ai un choc ; il suffit de poser une question qui tienne vraiment à cœur pour avoir une réponse frappante de justesse et de vérité.

- *Pouvez-vous nous révéler un conseil inédit d'emploi de votre jeu pour nos lecteurs?*

- Il me semble que parmi les nombreux emplois que je donne dans le livre je n'ai pas beaucoup parlé du transfert d'énergie. Par exemple vous pouvez poser une carte face à face sur la photo d'une personne pour transmettre l'énergie de l'ange choisi pour elle.

A vous de jouer maintenant - car de même que le Graal ne se révèle pas si on ne pose pas de question, de même la réponse ne vient que par l'expérimentation. Seule la réponse personnelle reçue d'un outil de méditation ou de divination peut valider sa force et son efficacité.

JEAN-PIERRE BAYARD A LU :

● **De Marcel Brion à Hermann Hesse.**

Quel éblouissant livre que celui de Marcel Brion *Les labyrinthes du temps* (José Corti). Dans cet ouvrage de 365 pages nous avons la joie de découvrir des textes inédits, évoquant principalement le thème du labyrinthe, sujet qui a fort retenu l'attention de cet écrivain attentif à tout ce qui était vie et liberté. Il avait exprimé cette vision des entrelacs dans son merveilleux *Léonard de Vinci* (Albin Michel) et ici cette préoccupation initiatique, enfermée dans le temps, est reprise avec d'admirables commentaires sur Joyce, sur Thomas Mann auteur d'un *Faust* envoûtant, mais également sur Hofmannsthal, Huysmans ou Unamuno. Je vous recommande également ses pages sur Don Quichotte, une étude pénétrante qui donne accès à la pensée ésotérique.

Avec autant de bonheur, Marcel Brion a commenté l'œuvre variée et poétique de Hermann Hesse (1877-1962), naturalisé Suisse en 1923, prix Nobel de littérature en 1946, dont plusieurs livres sont réédités par les éditions José Corti. Avec *Carnets indiens*, Hermann Hesse relate son voyage en Malaisie, Singapour, Sumatra et Ceylan qui servent à établir *Siddharta* ; ces notes de 264 pages traduites par Michel Hulin et Jean Malaplate sont celles d'une expérience vécue mais c'est sans doute dans *La Bibliothèque universelle* que nous trouvons les documents sacrés les plus intéressants avec *L'épopée de Gilgamesh*, de Confucius pour aboutir aux analyses sur Goethe, Novalis, Dostoïevski, Kafka. Ce texte de 520 pages a été traduit par Jacques Duvernet. *Lecture minute*, traduit par Jean Malaplate, est un ouvrage de 300 pages de textes très variés clamant principalement les forces créatrices de la liberté, mysticisme culminant avec la loi d'amour.

● **CHERCHEUR DE VÉRITÉ, par Idries Shah - Albin Michel, Collection «Spiritualités vivantes».**

Les premiers ésotéristes islamiques portaient une robe de laine (*çuf*), d'où le nom qui leur a été donné. Cette doctrine initiatique (Taçawwuf) repose principalement sur la loi islamique (*sharia*) ac-

cessible à tous alors que le *taçawwuf* n'est destiné qu'à celui qui en a la vocation. La *haqiqa*, la Vérité intérieure, est au cœur de la révélation islamique alors que la *sharia*, la loi extérieure, n'en est que l'expression exotérique. Les soufis apparaissent lors de la période abbasside (de 750 à 1517). La doctrine du soufisme est «l'unicité de l'être» (*wahdat al-wujūd*) que l'on peut aussi exprimer comme «Il n'est de réalité que la réalité» ; le relatif n'a aucune réalité sauf dans l'Absolu tout comme le fini ne prend sa valeur que dans l'Infini auquel on peut accéder par le Coran, révélé par le Prophète, véritable reflet de Dieu. On ne peut se transcender sur ce chemin mystique qu'en recevant la grâce (*tawfiq*). Le plus grand des maîtres soufis est Muhyiddin Ibn'Arabi ; René Guénon s'est converti au soufisme sous le nom de Abd el-Waheb Yahia.

Idries Shah publiant en 1964 son ouvrage sur le soufisme en montrait l'universalité comme base de la transformation intérieure de l'homme en quête de spiritualité. Doris Lessing présente ce texte traduit de l'anglais par Jean Néaumer. Ce livre de 279 pages rassemble des contes, des histoires qui sont aussi un enseignement. On en tire une morale qui peut nous faire songer à nos contes de fées, car sous le fait amusant, sous le trait d'humour, on reconnaît l'avertissement sacré. Ces récits plaisants font réfléchir et quelques anecdotes ont été reprises par nos plus grands clowns pour amuser le public. Mais après le rire, pouvait naître la réflexion...

● **LES NOCES DE L'APOCALYPSE DE JEAN, par Francis Ducluzeau - Éditions du Rocher - 160 F**

Francis Ducluzeau aux mêmes éditions nous avait proposé *Une lecture initiatique de l'Évangile de Jean* ; il prolonge sa quête en commentant un autre écrit attribué au Bienheureux apôtre, celui de l'Apocalypse. La différence de style est grande entre les deux célèbres écrits et j'aurais aimé entendre discourir Francis Ducluzeau sur le rapprochement de ces deux textes qui paraissent écrits ou dictés par des hommes différents. Après le doux apôtre, c'est ici le texte enflammé aux images saisissantes et aux vibrations colorées. Quoi qu'il en soit, l'auteur reprend le sujet sacré, phrase par phrase, et le commente en cherchant à mettre l'accent sur la pensée symbolique, c'est-à-dire en donnant une explication à partir des autres matériaux contenus dans la Bible, et même parfois en se référant à la pensée orientale. Si l'auteur cite partiellement René Guénon, il reste beaucoup plus discret sur le soufisme et même sur le courant islamique. Un livre intéressant de près de 400 pages, mais qui n'apporte guère de nouveaux éléments par rapport aux nombreuses études déjà publiées. En dehors de ce système comparatif, on aurait aussi aimé

avoir le point de vue littéraire de ce texte inspiré qui en fait le grand livre de la Révélation. Cet ouvrage aurait aussi mérité un index.

● **LES NOUVELLES VOIES SPIRITUELLES, par Jean-François Mayer - L'Âge d'Homme (Lausanne).**

Avec le concours du Fonds national suisse de la recherche scientifique, les éditions l'Âge d'Homme, à Lausanne, publient une énorme étude de 427 pages composées en petits caractères, due à Jean-François Mayer et dont le sous-titre «Enquête sur la religiosité parallèle en Suisse» explicite le but de l'ouvrage, chaque lecteur comprenant qu'il s'agit de définir les «sectes». L'auteur a écrit plusieurs ouvrages sur ce thème et plus particulièrement *Confessions d'un chasseur de sectes* aux éditions Cerf. Cette étude très documentée, avec des tableaux, dépasse d'ailleurs le cadre spécifique de la Suisse, puisque tous ces groupes sont devenus internationaux, leur implantation ne manquant pas de se faire dans un pays riche. L'auteur montre qu'il est difficile de définir les termes religions, sectes, qui peuvent être initiatiques ou occultistes et les réponses des dirigeants des 38 groupes interrogés ne permettent pas un classement efficace. Ni la Franc-Maçonnerie, ni le Compagnonnage ne sont mêlés à cette vaste enquête. Après des études poussées, résumées au cours de l'ouvrage, en fin de celui-ci sont établies des fiches documentaires, facilement accessibles à partir de deux index, l'un conçu à partir des noms des dirigeants, l'autre à partir des noms des groupes. La bibliographie est d'une énorme richesse avec de très nombreux titres allemands. Les groupes étudiés avec plus de précision sont la Scientologie, les Sociétés théosophiques et rosicruciennes, l'Eglise de l'Unification. Je suis étonné de voir y figurer le soufisme par quelques représentants actuels, alors que Jean-François Mayer ne définit pas historiquement cette branche initiatique de l'Islam. Henri Corbin a montré la valeur spirituelle d'Ibn'Arabi et de cette pensée ésotérique. Ce détail prouve la difficulté d'établir des distinctions toujours valables ; sauf en cas de déviations possibles - mais encore faudrait-il le prouver - le soufisme ne peut être classé dans la catégorie des sectes. Il manque pour la plupart des groupes un bref historique lorsque celui-ci se donne une origine lointaine. Il est exact par ailleurs que l'association pour la défense de la famille et de l'individu est souvent sectaire et qu'elle ne possède qu'une vue fort partielle en-dehors des églises reconnues mondialement ; d'où des irritations préjudiciables à une saine approche d'un phénomène mondial. Un ouvrage riche de renseignements précieux qui paraissent fort objectifs.

● **LA CONNAISSANCE SACRÉE DES DRUIDES, par Marc Questin - Éd. Sorlot et Lanore.**

Notre riche patrimoine celtique nous influence et nous marque. Nos légendes, nos contes, empruntent leurs motifs à un passé où l'on perçoit encore des noms de lieux-dits, un vocabulaire attaché au culte des eaux, des pierres, des arbres. Des légendes arthuriennes aux mégalithes antérieurs à cette civilisation, tout un monde résonne en nous. L'époque médiévale puise dans cet esprit qui revit grâce au symbolisme des sculptures et des mystères. Souvent, nous commentons la puissance du culte druidique qui a influencé le message chrétien alors à la recherche de son équilibre car la religion naissante a dû intégrer dans ses rites ceux d'une civilisation riche et mystique, largement pratiquée.

Aussi Marc Questin (druide Sagos) nous fait souvent participer aux «enchantelements d'Hyperborée» et son dernier ouvrage de 250 pages reflète de nombreuses informations inédites recueillies près d'une dizaine de groupes actifs (p. 7). L'auteur est aussi le fondateur de *La fraternité Celtique du Graal* : magnétiseur, thérapeute, il anime encore des séminaires chamaniques. Aussi trouve-t-on dans cet ouvrage, avec la recherche de la noblesse intérieure, des méthodes d'alchimie spirituelle, l'amour de toutes choses, de nombreuses prières celtes. Marc Questin parle de la harpe, transcrit des triades, publie un texte de Han Ryner (qui aurait mérité d'être présenté).

● **LES RUNES ET L'ÉCRITURE DES ÉTOILES, par Jean-Yves Guillaume - Dervy, 149 F.**

D'après la critique actuelle, les runes, révélées par Odin (d'après le texte sacré des *Eddas*), sont la transcription des glyphes préhistoriques de la tradition nordique (4.000 ans avant notre ère) comme l'a démontré Georges Dumézil dans *Les dieux des Germains* (PUF 1959). Cet alphabet se compose de 24 caractères et d'une rune *Wyrd*. L'alphabet celte, *Ogam*, aurait repris certains aspects symboliques de ces idéogrammes. De nos jours, quelques livres commentent cette écriture.

Par cet ouvrage de 310 pages, préfacé par Jacques d'Arès, Jean-Yves Guillaume montre la valeur et la richesse de l'initiation nordique; il la relie à un système astrologique. Cette thèse personnelle est étayée par des documents probants, En annexe, il faut remarquer son étude remarquable sur divers alphabets avec aussi des correspondances bien particulières. Bibliographie, index complètent cet excellent ouvrage.

● **PIERRES ET EAUX**, par Arzh Bro Naoned - Éditions Guy Trédaniel - 165 F

Un ouvrage de 310 pages consacré à des thèmes qui nous sont chers, les pierres et les eaux, où l'auteur mêle à ses connaissances symboliques, ses précédentes recherches sur la géobiologie, sur les énergies sacrées des Runes. A travers ces radiations, il interroge le sens des dévotions qui se perpétuent encore dans ces lieux sacrés ici énumérés, avec pour la plupart une petite photo nous permettant d'avoir une vue de cet endroit : 600 sites recensés, classés par ordre alphabétique dans chacun de nos départements. Ajoutez encore un répertoire des pèlerinages et des pardons, la liste des saints et de leurs vertus de guérison. Bien entendu, les extraordinaires fontaines bretonnes sont mises à l'honneur. Sans doute peut-on songer à un guide touristique mais sa portée spirituelle, son sens de la liturgie, ses explications sur l'organisation pratique de l'espace culturel, font de cet ouvrage une réflexion entrant dans le cadre de la voie traditionnelle.

YVES-FRED BOISSET A LU :

Une mauvaise manipulation dans la mise en page du dernier numéro (concernant la page 173) a amputé les premières lignes d'une recension. Nous la reproduisons ci-dessous dans son intégralité.

● **STONEHENGE ET SON SECRET**, par Myriam Philibert. Éd. du Rocher 1994 - 350 pages, 130 F.

La terre est parsemée de sites mystérieux dont les ethnologues, archéologues et historiens tentent de percer le message énigmatique. Au milieu de la campagne anglaise du Wiltshire, au sud de l'Angleterre et à quelques kilomètres de Salisbury, voilà Stonehenge qui, comme Carnac en Bretagne, évoque les vestiges d'une civilisation disparue.

Avec talent et chaleur, l'auteur nous amène à nous interroger sur ces civilisations anciennes qui fondaient leur culture et leurs rites sur l'observation de la nature et du ciel. De l'étude de l'agencement particulier des pierres de Stonehenge, Myriam Philibert déduit que «les hommes qui ont bâti Stonehenge n'ont pas contemplé la même étoile polaire que nous, [que] pour eux, elle se trouvait dans la constellation du Dragon [et que] si le Pôle Nord de l'époque différait du nôtre, le soleil ne se levait pas, aux solstices et aux équinoxes, aux mêmes endroits qu'aujourd'hui.

Terre sacrée, *temple-calendrier*, Stonehenge renferme un message symbolique dont le décryptage est prometteur d'enseignements initiatiques de grande valeur.

● **TRANSMUTATIONS ALCHIMIQUES**, par Bernard Husson. Éditions de La Table d'Émeraude, 270 pages.

Il faut toujours un grand courage et une non moins grande abnégation pour aborder aux rivages souvent peu accueillants de l'alchimie. Bernard Husson, faisant abstraction des différents aspects historiques, opératifs, symboliques et opératifs de cette *science*, veut s'en tenir aux seules transmutations alchimiques qu'il traite avec une rigueur remarquable (la première édition de cet ouvrage ayant paru dans la collection *J'ai lu* en 1974). Fort d'une documentation très riche et patiemment rassemblée, l'auteur nous dépeint les phénomènes physiques de la chrysope (ou production artificielle d'or) à travers une succession de témoignages. De nombreuses illustrations, un index des noms propres (où l'on croise quelques éminents personnages) et une très utile bibliographie complètent ce volume

LES REVUES

JEAN-PIERRE BAYARD A REÇU :

➤ **LA RECHERCHE ASTROLOGIQUE (3, avenue de la Libération, 42000 Saint-Étienne).**

Denis Labouré y étudie «La Maison 3» qui gouverne le désir du natif et «La Maison 11», celle des gains, des profits, des revenus.

➤ **VERS LA TRADITION, n° 60 (B.P. 19 - 51009 Châlons sur Marne Cedex).**

Ce numéro donne d'utiles renseignements sur «la pierre cubique à pointe» et étudie la pensée orientale, par rapport à la pensée de René Guénon.

➤ **LES CAHIERS DE TRISTAN DUCHÉ, n° 25 (Les Dolomites, Le Plat haut, 42390 Villars)**

Ce numéro nous propose des études sur Pythagore, le caducée, Cagliostro, et trois remarquables exégèses sur la Grande Loge Nationale Française, le Rite Émulation, la Grande Loge Traditionnelle et

Symbolique-Opéra. Il serait souhaitable que, dans le même esprit, des études soient entreprises sur les autres obédiences et les divers rites.

☉ **3e MILLÉNAIRE.**

Cette très belle revue trimestrielle conduit à l'éveil de la conscience tant spirituelle qu'artistique ou scientifique. Cette réalité des conceptions scientifiques qui bouleversent nos connaissances peut paraître un mythe et cette recherche de la créativité imprègne cette centaine de pages magnifiquement illustrées où apparaissent les noms de Jean Klein, de Jeanne Guesné, de Philippe Desbrosses. Une intense pensée qui pourrait être un rêve éveillé..

☉ **CENTRE DE RÉFLEXION SUR LES AUTEURS MÉCONNUS, animé par B. Baritaud (Appartement 19, 7, rue Bernard de Clairvaux - 75003 PARIS).**

Notons l'admirable effort de ce centre qui rend un hommage à quelques écrivains (tel Pierre-Henri Simon), qui entreprend des démarches près de la Société des Gens de Lettres, près de l'Académie française. Que d'écrivains à redécouvrir, injustement oubliés, comme Henri Poulaille, Francis de Miomandre, t'Serstevens, qui sont cependant de notre époque... Et que dire des livres consacrés à la pensée traditionnelle?

YVES-FRÉD BOISSET A REÇU :

☉ **LES CAHIERS DU PÉLICAN, n° 32, automne 95 - Narcisse Flubacher, 39, chemin des Lignièrès - 1219 Le LIGNON/GENÈVE - CH.**

Numéro particulièrement intéressant où l'on y traite avec beaucoup de précision et de talent la *Quête du Graal* et toute une étude sur la Rose+Croix dans ses rapports avec la franc-maçonnerie. Quand on sait le nombre d'idées reçues (et plutôt mal que bien) qui demeurent encore attachées au rosicrucianisme et toutes les interprétations tendancieuses qui entourent cette affaire, on est heureux de découvrir dans ces quelques pages une présentation directe et sans inutiles fioritures de l'histoire rosicrucienne. Soulignant qu'aucune organisation de Rose+Croix n'a jamais existé en tant que telle (ce à quoi je souscris), l'auteur de cet article écrit que "... les idées rosicru-ciennes de réforme générale se sont trouvées au premier plan lors de la création de la Maçonnerie organisée en Angleterre et qu'elles

ont certainement fait, dans une mesure plus ou moins grande, leur entrée dans celle-ci par l'intermédiaire de leurs pères fondateurs. Bien que le rédacteur de ces lignes et Jean-Elias Benahor (voir *l'Initiation*, n° 3/95) n'eussent jamais l'honneur de se rencontrer, on constate qu'ils arrivent, par des approches différentes, par des sentiers à priori parallèles, donc destinés à ne pas converger et pourtant convergents, à des conclusions très voisines. Cet article des *Cahiers du Pélican* aura une suite dans le prochain numéro que nous attendons avec impatience.

☉ **LES MESSAGES DE PSYCHODORE, BP 312 - 73103 Aix-les-Bains Cedex.**

En dépit de ses ennuis de santé qui, espérons-le, ne sont plus que mauvais souvenir, mon ami Francis Conem poursuit, pour notre grand plaisir, la publication des *Messages* toujours débordant d'échos glanés çà et là au fil de sa boulimie journalistique. Critique, parfois mordant, souvent révolté, mais jamais méchant, Francis nous livre moult informations de toutes origines avec des commentaires teintés de cet humour *vieille France* qui est malheureusement en voie de disparition. Dans le comité d'honneur de ce bulletin, on retrouve, entre autres, les noms de Serge Hutin et de votre serviteur.

☉ **LA NOUVELLE TOUR DE FEU, n° 35 - Éditions du Soleil natal.**

Ce nouveau numéro nous entraîne sur les *Chemins pègrins* à la suite d'un bataillon de saintes et de saints qui *s'expriment* ici en toute liberté et avec humour. On n'ignore plus que c'est en *grattant* l'humour qui la recouvre que l'on voit poindre la philosophie véritable. Mais également, de nombreuses recensions d'ouvrages récents et de quelques revues parmi lesquelles nous avons l'honneur de figurer pour la première fois. Que les rédacteurs en soient remerciés.



ENTRE NOUS...

JOURNÉES PAPUS 1995

Les journées Papus ont servi de cadre à la célébration du 79ème anniversaire de la désincarnation du Dr. Gérard ENCAUSSE "Papus", le 25 octobre 1916, et à celle du 11ème anniversaire du départ auprès de son père du Dr. Philippe ENCAUSSE. Ces journées de souvenir et de remerciement à ces deux êtres qui nous ont tant donné ont commencé cette fois-ci le vendredi 20 octobre par une conférence que l'écrivain anglais Gareth Knight a donné au local de l'Ordre Martiniste. Il nous a entretenu sur la Quête du Saint Graal. Notre ami a bien voulu nous parler en français, ce qui nous a permis de mieux nous plonger dans cette Quête qui est devenue au fur et à mesure notre Quête personnelle. A la fin, notre ami avait accepté de répondre à des questions et cela a animé la soirée pendant longtemps. Qu'il en soit ici remercié.

Le Samedi 21 a été consacré à une journée de travail entre Présidents de Groupe, journée qui a culminé à 17 h. par une réunion rituelle ouverte à tous les soeurs et frères martinistes. Voici le thème central qui, lors de cette réunion rituelle, a servi de base aux échanges :

Allocution prononcée lors de la Réunion rituelle inter-Groupes du samedi 21 octobre 1995.

"Que les Saints Etres dont nous aspirons à devenir les disciples nous montrent l'aide puissante de leur compassion et de leur sagesse." Cela pourrait bien être l'exergue qui, en guise de prière, ouvrirait l'exposé qu'il m'a été demandé de présenter pour notre Réunion rituelle inter-Groupes, dans le cadre de ces Journées Papus 1995.

Les moyens actuels d'information et de communication font qu'apparaît une grande misère qui nous semble aujourd'hui bien plus importante que celle d'hier, lorsque déjà famines et pestes réduisaient les populations. Il nous est donné de nous en rendre compte. A nous de réagir.

Règne une impression de malaise devant le présent, puis surgit la nostalgie d'un passé que nous pensons meilleur, puis d'espoir dans une nouvelle ère de paix parmi les hommes. A nous d'agir.

Pour le redressement de tous ces torts et pour l'accomplissement du bonheur de l'être humain, l'ésotérisme offre trois solutions appelées encore les trois voies : *"la voie instinctive ou expérimentale, la voie cérébrale ou mentale, la voie cardiaque ou sentimentale, toutes trois synthétisées dans la voie unitive"*. (Papus, Traité Élémentaire de Science Occulte).

Comment faire ? Nous pouvons avancer sur ces voies au moyen de notre force de caractère. Et Dieu sait s'il en faut, du caractère, pour tenir fermes les rênes de l'ego et, au lieu de paraître, accepter d'être, en toute humilité. Je préférerais cependant "simplicité", l'humilité étant trop utilisée parce que lointaine, donc étant un fourre-tout commode.

Si le travail quotidien a pour but de nous aider à subsister dans la perspective d'une vie douce dans les vieux jours, comment nous occupons-nous de notre vie spirituelle dans le quotidien, et comment nous assurons-nous d'une vie confortable dans l'au-delà ? Nous avons tout intérêt à travailler notre caractère et ainsi nous rendre perméables à cette force universelle qu'est l'amour, nous en nourrissant et faisant en sorte que ceux qui sont autour de nous puissent aussi en bénéficier.

Et du caractère il en faut pour s'en sortir de la banale routine de boire et manger, travailler et avoir des loisirs, puis dormir ... et ainsi de suite.

Certains disent que la connaissance est le pouvoir, mais cela n'est pas exact. C'est le caractère qui est le pouvoir.

"Le monde exige de nous le savoir et le pouvoir. Cela n'est pas pour l'être en quête intérieure. L'Etre demande d'oublier toujours à nouveau ce que nous savons au service de la maturation ... Le monde exige de faire sans cesse ... L'Etre demande simplement de laisser faire ..." Ce sont les mots de K.G. Durckheim.

Le travail quotidien du Martiniste devrait commencer par l'observation de ses propres défauts et de ses propres faiblesses. C'est le premier pas pour se forger un caractère. Voyons cela de plus près.

Le tempérament avec lequel nous sommes venus au monde nous fait abonder dans certaines habitudes plutôt que d'autres. Les habitudes engendrent un certain comportement et le comportement se cristallise dans le caractère. L'homme en évolution est donc une créature modelée par le caractère.

Le but de l'éducation étant le caractère, comment se forger un caractère ? En deux temps. Tout d'abord, nous sommes

éduqués par nos aînés. Cette première étape concerne les sources de notre culture et nos principes moraux. Une fois devenus adultes, nous prenons en charge notre propre éducation. Cette deuxième étape devrait porter sur l'observation et l'étude de soi.

L'homme de caractère agit. Or, la voie de l'action est liée à celle de la dévotion, et celle de la dévotion à celle de la connaissance. Comment ces trois voies sont-elles liées? Comment peut-on les parcourir? Quelle est la première, quelle serait la moins difficile? Y'a-t-il une prépondérance? Certainement pas. Mais on constate l'existence de tendances, tout humaines, dans le genre "Je suis plutôt porté vers ..." ou "J'ai des facilités pour ..." et ces tendances peuvent s'avérer utiles, si elles sont judicieusement employées.

Penchons-nous amoureusement sur ces trois voies, et pour cela prenons l'exemple d'un bonbon que nous portons à la bouche. Il a un goût sucré, il a un certain poids et il possède une certaine forme. Mais pour en faire l'expérience réelle il faut le porter à la bouche. Une fois sur la langue, le goût est reconnu comme agréable, le poids diminue au fur et à mesure qu'il fond et de même sa forme change. C'est en cela que consiste l'ingestion du bonbon. Lire les Saintes Ecritures (voie de l'étude), rendre service à autrui (voie de l'action) et ressentir de l'affection (voie du sentiment) envers lui est comparable à ces trois étapes de l'absorption du bonbon. Lorsqu'il est digéré, notre corps s'est enrichi et, quelque part, nous ne sommes plus les mêmes. Il en arrive de même lorsque nous mettons en pratique les trois voies. Nous en sortons plus riches. Plus riches en facultés de discernement, de purification et de détachement.

Comme le goût, le poids et la forme, notre vie doit être nourrie par l'action, la dévotion et l'étude. Cette comparaison, qui fait appel à nos sens, a l'avantage de nous inciter à saisir son sens profond par des voies autres que le discours rationnel. Selon ses propres besoins et désirs, chacun y trouve son application pratique, son bonheur et son compte.

Tout ce qu'il faut à l'homme pour aller vers le divin - la perfection - est du discernement pour le prier et la connaissance pour l'avoir toujours présent à l'esprit. Alors les actions de l'homme ne lui appartiennent plus, et "il fait de sa vie une œuvre de prière", comme disait Louis-Claude de Saint-Martin.

Parler de parcourir ces voies ne suffit pas. Nous rencontrons des obstacles et, en tout premier lieu l'inertie. "Se laisser vivre ..." "Ne pas se sentir concerné ...". Or, avoir du courage est faire appel aux qualités du cœur, au sens étymologique. Autre obstacle : la tendance à rechercher le pouvoir, sous sa forme

brute d'argent ou sous des formes plus subtiles telles qu'avoir de l'influence sur autrui ou s'acheter son affection au moyen de petits cadeaux innocents. Presque tous les obstacles sur le Sentier peuvent être réduits à ces deux grands chapitres : L'inertie et la recherche du pouvoir.

Comment faire pour s'en sortir ? Tout d'abord, en agissant sur soi. Deuxièmement, comme dit la médecine classique : "*primum non nocere*", tout d'abord ne pas nuire, ne pas porter atteinte. Cela consiste à veiller à "ne pas endommager" que ce soit notre corps, lui qui est notre outil et notre tabernacle, que ce soit les autres êtres humains ou l'environnement. Par exemple : en ne polluant pas l'air avec du diesel, mais surtout pas avec des pensées blessantes, noires ou pessimistes.

Comment commencer ? En faisant l'expérience de la vie spirituelle et de la pureté qu'elle implique. Paradoxalement, c'est en marchant que l'on apprend à marcher, c'est en plongeant dans l'eau que l'on apprend à nager. L'on commence par le commencement. Dans son livre *Petit traité des grandes vertus*, le philosophe contemporain André de Compte-Sponville, vrai métaphysicien qui introduit le besoin d'une spiritualité pour que la vie "fasse du sens", comme dirait l'astrophysicien Hubert Reeves, met la politesse comme la première des vertus (l'humour y a aussi sa place), l'amour venant loin en dernier lieu. Car c'est en commençant par la politesse, faite de petits détails, que l'on s'exerce à aimer. Supposons que nous prenons par le bras un non-voyant qui se trouve sur le bord du trottoir pour le faire traverser. Avons-nous eu la politesse de lui demander avant s'il a besoin d'aide ? Peut-être il attend simplement quelqu'un. Combien faut-il de discernement pour mettre l'amour en action !

Quant à la voie de l'étude, foisonne de nos jours une quantité de littérature à visée spirituelle, qui se veut porteuse de connaissance lorsqu'elle ne donne pas accès à la "sagesse immémoriale". Le choix devient difficile. Il faut une bonne dose de bons sens pour dépasser ces innombrables et toujours nouveaux enrobages des anciennes traditions, et une autre dose d'humilité pour débarrasser notre ego de la satisfaction d'être à la page, au courant des dernières techniques de ...

En participant aux réunions de personnes assemblées autour des notions de vérité, d'amour et de bien, le discernement et le détachement pourront s'installer en nous et croître, afin de fortifier nos esprits et nous apporter la paix intérieure. C'est là le sens de notre réunion, aujourd'hui ici.

Les trois voies sont indissociables, et il nous faudra toutes les parcourir. "Tu aimeras l'Eternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force", lisons-nous dans le Deutéronome, 6.5, et les Evangiles de répéter ceci à trois reprises, quelques treize cents ans après.

Si nous étions dans une assemblée profane, on pourrait lancer : "le débat est ouvert !". Ce n'est pas le cas ici. L'occasion nous est maintenant offerte de partager nos idées, toujours dans un esprit unitif, constructif et empreint de paix.

Nous nous écoutons, les uns les autres.

Sephorah



Le dimanche 22, à 10 h. du matin, les disciples et admirateurs de Papus se sont retrouvés devant la tombe, toujours fleurie, de la famille ENCAUSSE, accompagnés par un soleil splendide qui nous a réconfortés plus dans la joie des retrouvailles que dans le sentiment de tristesse propre au lieu de rencontre qu'est le cimetière du Père Lachaise. Là, notre frère Michel Pezon a évoqué la mémoire de Papus dans les termes suivants :

Allocution prononcée devant la tombe de Papus, le 22 octobre 1995.

Lorsque notre bien-aimé frère Emilio Lorenzo m'avait suggéré, il y a quelques semaines, de prendre la parole sur la tombe de Papus, j'ai tout d'abord répondu par l'affirmative. Comment en effet refuser à notre Grand-Maître, me le demandant si fraternellement, alors que lui-même se dépense sans compter pour que perdure notre tradition? Et puis, téléphone reposé, je me suis paniqué à la pensée de cette responsabilité. C'était un honneur de prendre la parole en ce lieu sacré pour tous nos frères, la tombe de notre vénéré Maître Papus et de son fils Philippe qui nous a si bien appris à le connaître et à l'aimer. Pendant plusieurs jours, j'ai cherché quel en serait le thème. Mais que dire ? Qu'est-ce qui peut bien ressembler le plus au personnage que l'on se doit d'honorer ? Faute d'arguments

précis, je me suis un soir confié au Maître Philippe de Lyon, celui-là même qui avait si bien su transformer le docteur Gérard Encausse en cet homme merveilleux que fut Papus. Au petit matin, dans un rêve très flou dont je n'ai pas souvenir, une voix masculine, nette et précise, à l'instant où je me réveillais me dit : "Tu n'auras qu'à parler de musique et de paix."!!!

Musique et paix ... N'est-ce pas en effet le lieu tout à fait choisi pour une telle évocation ? En ce qui concerne la musique, j'ai pensé à Balzac, qui, dans une oeuvre intitulée *Gambara* nous dit : "Vous ne voyez que ce que le peintre vous montre, vous n'entendez que ce que le poète vous dit, la musique va bien au-delà. La musique seule a la puissance de nous faire rentrer en nous-mêmes". Pour Papus, tout était analogie ; je vous laisse le soin de la faire entre cette pensée de Balzac et son discours à lui, le Balzac de l'Occultisme. Pour la musique encore, écoutons Proust, son contemporain : "Je me demandais si la musique n'était pas l'exemple unique de ce qui aurait pu être, s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées, la communication des âmes ..." Quelle communion avec la pensée papusienne !

Quant à la paix, entre faire le mal et faire le bien, il n'existe d'autre différence que la paix de la conscience. C'est encore Balzac qui nous le dit, mais l'analogie est double, puisque c'est dans son oeuvre *Médecin de campagne*, et comment ne pas penser à Papus, ne fut-il pas médecin de campagne ? Paix de ma conscience, Paix de vos consciences, Paix de toutes les consciences, ne serait-ce donc pas cette Paix universelle celle que les anges chantaient sur l'humble étable de Bethléhem : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté".

Musique et Paix, m'avait-on dit.

La musique est harmonie. Harmonie et paix, toutes deux confondues, ne peuvent se traduire que par Amour. A l'heure actuelle, l'homme devient de plus en plus un loup pour l'homme. La guerre fait rage au centre de l'Europe. Les ethnies se massacrent en Afrique, les bombes éclatent au Maghreb, l'Amérique du Sud est un film permanent de drames. Dans notre propre capitale même, la sécurité devient de plus en plus précaire. La violence, toujours la violence, encore la violence et partout la violence. Demandons donc à Papus lui-même ce qu'il nous en dit, au sujet de l'Amour, dans son livre *La Science des Mages* : "L'Amour : voilà le grand secret de la magie. Mais il faut distinguer entre l'amour qui immortalise et celui qui tue. Tant que l'amour n'est qu'un désir et une jouissance, il est mortel. Pour s'éterniser, il faut qu'il devienne un sacrifice, car

alors il devient une force et une vertu. Voilà pourquoi la haine est génératrice de larmes et par suite de remords. Nos ennemis sont forts de notre haine. Le seul moyen de les rendre impuissants à nous nuire, est de les aimer. L'amour de nos ennemis est le plus fort de tous les amours, parce que désintéressé. Celui qui hait, se hait ; celui qui frappe, se frappe ; celui qui maudit, se maudit ; celui qui brise, se brise. Un sentiment de haine ou d'envie est une vipère qu'on réchauffe et qu'on nourrit dans son coeur."

Voilà donc le message que l'on pourrait encore entendre si cette tombe en cet instant s'entrouvrait. C'est un message que Papus sut mettre lui-même en pratique, quand il se retrouva médecin de campagne militaire. Chef d'une ambulance, il se dépensa sans compter pour les blessés, qu'ils fussent français ou allemands. Surmené, meurtri moralement et physiquement, épuisé par un labeur considérable nous dira plus tard son fils Philippe, évacué à l'arrière, hospitalisé lui-même, il s'écroulera le 25 Octobre 1916, victime de son esprit de sacrifice, son sens du devoir, sa totale abnégation. Il ne connaîtra pas, hélas, la paix retrouvée. Peut-être est-ce pour cela qu'elle suinte autour de cette tombe.

Emule et adorateur du Christ qui, lui-même, deux mille ans plus tôt, n'hésita pas à se sacrifier pour les hommes, Papus, égal à ce qu'il écrit, nous démontre que l'on peut mourir d'amour pour d'autres. Demandons lui aujourd'hui qu'il nous donne tout simplement la force de tomber amoureux de l'Amour, de cet Amour du premier commandement de Dieu, à la façon dont Saint Augustin nous en parle quand il dit : "La mesure de l'Amour, c'est d'aimer sans mesure".

Après nous être recueillis en une chaîne d'union à laquelle nous avons joint ceux qui, cette année, nous avaient quitté physiquement, nous avons prié ensemble en silence pour rendre grâce à nos Maîtres Passés de nous soutenir dans nos efforts pour les suivre. Et avec la paix en nos coeurs et sur nos lèvres nous nous sommes séparés pour nous retrouver à la Mutualité, où allait avoir lieu le Banquet Papus.

Là, la joie des retrouvailles a pu s'exprimer en paroles et en sourires. Les disciples de Papus sont venus de toute la France. La Belgique y était représentée, comme tous les ans ; Gareth Knight était venu exprès d'Angleterre pour ces journées. Par un curieux hasard voulu par l'invisible, un frère du Gabon pouvait, pour la première fois, partager avec nous ces journées. Nous gardons en mémoire son émotion, quand il nous a exprimé sa joie d'être là. Un grand merci à tous pour leur présence et spécialement à nos amis écrivains : Gareth Knight, Jean Prieur, Serge Hutin, Christian Sastre "Nimosus",

Marielle Frédérique Turpaud et Erna Droesbecke, venue celle-ci tout exprès de Belgique, qui ont rendu plus attrayante cette journée. La tombola a été un succès. Merci à tous ceux qui ont donné des lots, ... et à ceux qui y ont participé en achetant des tickets. Grâce à eux nous avons eu la possibilité d'inviter des amis qui autrement n'auraient pas pu être des nôtres. Merci à notre frère Renan pour son champagne. Il a fait la joie des gagnants des gros lots, à la fin de l'après-midi.

Avant de nous quitter, les mains unies dans une magnifique chaîne d'union, nous avons chanté le chant des adieux : "... ce n'est qu'un au revoir, mes frères, ce n'est qu'un au revoir. Oui, nous nous reverrons, mes frères, : ce n'est qu'un au revoir ..."

A l'année prochaine donc ! La même salle est retenue, au Palais de la Mutualité, pour le 20 octobre prochain. A noter sur vos agendas 96 flambant neufs !

E. Lorenzo
Président de l'Ordre Martiniste



Émilio LORENZO et Yves-Fred BOISSET à la «Mutualité» :
*Deux micros certes, mais une seule voix,
celle du souvenir et de la Tradition.*

PLUSIEURS SENTIERS, UNE SEULE MONTAGNE.

Depuis que j'ai connu l'Ordre Martiniste en 1976, par Philippe Encausse d'abord puis par ses amis, j'ai rencontré toutes sortes de martinistes :

- certains étudient la Kabbale, d'autres la Langue des Oiseaux ;
- certains connaissent l'Alchimie, d'autres le tarot, d'autres les Nombres ;
- certains pratiquent le yoga, d'autres le zen ou la sophrologie ;
- certains sont d'une religion, d'autres d'une autre...

Tous, cependant, sont des Frères et Sœurs martinistes, pleinement martinistes, et vivent de l'idéal que nous ont légué Papus, son fils Philippe et tous les Maîtres passés connus ou inconnus.

C'est cette diversité d'approche de la Tradition qui se reflète dans notre revue. Chacun n'engage que lui, dans sa manière de vivre le martinisme, bien entendu ; mais son témoignage enrichit les autres lecteurs, qu'ils soient membres effectifs de l'Ordre ou chercheurs indépendants.

En cela, nous restons fidèles à l'esprit même de Papus dont l'étendue de la connaissance de la Tradition nous étonne encore aujourd'hui.

*Marielle-Frédérique TURPAUD
Ecrivain - conférencier
Rédacteur-adjoint de la revue*

Il est à craindre qu'en raison des perturbations du service postal toujours d'actualité au moment où nous mettons sous presse, ce numéro vous parvienne avec quelque retard. Nous vous remercions de ne pas nous en tenir rigueur, la responsabilité des rédacteurs ni celle de l'imprimeur ne pouvant être engagée.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

BULLETIN D'ABONNEMENT 1996

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'INITIATION

6, rue Jean Bouveri

92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

Compte chèques postaux : 8 288-40 PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 1995 ou 1996

Nom.....Prénom.....
Adresse.....
Code postal.....Commune.....
Date et Signature.....

TARIFS 1996

France, pli ouvert.....	150,00 F
France, pli fermé.....	170,00 F
U.E. - DOM - TOM	200,00 F
Étranger (par avion).....	250,00 F
ABONNEMENT DE SOUTIEN... ..	280,00 F

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement **EN FRANCS FRANÇAIS**, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F